
YA
Collect



COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS.

COLLECTION

DES

MORALISTES ANCIENS,

DÉDIÉE AU ROI.

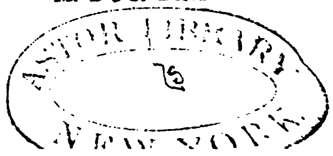


A PARIS,

Chez DIDOT L'AÎNÉ, Imprimeur du Clergé, en surv. rue Pavée S. A.

Et DE BURE L'AÎNÉ, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.



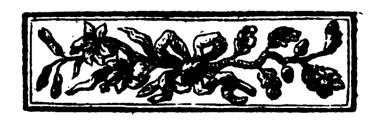


LES ENTRETIENS MÉMORABLES DE SOCRATE,

TRADUITS DU GREC DE XÉNOPHON

PAR M. LEVESQUE.

TOME SECOND.



LES ENTRETIENS MÉMORABLES DE SOCRATE.

LIVRE III.

I.

Je vais raconter les avantages que les jeunes gens qui se portoient au bien trouvoient dans la société de Socrate, & combien il savoit ajouter encore à l'ardeur de leur zele.

Un certain Dionysidore, qui venoit d'arriver à Athenes, s'annon-

çoit pour donner des leçons dans l'art de commander les armées. Socrate n'ignoroit pas qu'un des jeunes-gens qui s'étoient attachés à lui aſpiroit à ſe diſtinguer par la gloire des armes. Jeune homme, lui dit-il, il seroit honteux de prétendre à commander un jour les troupes de la république, ſans apprendre l'art du commandement, ſur-tout quand il ſe préſente une ſi belle occaſion de s'en inſtruire. Ce seroit mériter d'être puni plus ſévèrement encore qu'un impudent qui demanderoit à faire des ſtatues ſans avoir reçu les principes de l'art. Dans les dangers de la guerre, toute la fortune de l'état eſt confiée au général : par ſa bonne conduite il rend à ſa patrie les plus grands ſervices ; il lui fait

le plus grand mal par ſes fautes. Comment ne seroit-il pas juſtement puni pour avoir osé briguer un emploï ſi délicat, ſans avoir daigné ſe rendre capable de le remplir ?

Ce diſcours engagea le jeune homme à ſe mettre sous la conduite de Dionyſidore. Après avoir pris ſes leçons, il vint revoir Socrate. Mes amis, dit le ſage en plaiſantant, vous ſavez qu'Homere en parlant d'Agamemnon lui donne le titre de reſpectable : ne trouvez-vous pas que ce jeune homme eſt plus reſpectable encore maintenant qu'il a appris l'art de commander les armées ? Car enfin celui qui sait jouer du luth eſt un joueur de luth même lorſqu'il n'en joue pas ; & quand on connoît l'art de la médecine, on

n'en eſt pas moins médecin pour n'avoir pas actuellement de malades à guérir. Ainſi ce jeune homme a, dès à préſent, le caractere ineffaçable de général, quand on ne lui donneroit jamais d'armées à commander. Mais un homme qui ne ſauroit ni guérir les maladies, ni conduire les troupes, ne seroit ni général ni médecin, quand toutes les voix du monde entier ſe réuniroient en ſa faveur.

Puis adreſsant la parole au jeune homme : Comme il pourroit, lu[i] dit-il, arriver à quelqu'un de nou[s] d'avoir sous vos ordres un com[-]mandement ſubalterne, il ser[oit] bon de ne nous pas laiſser dans to[ute] notre ignorance. Faites-nous dor[...] plaiſir de nous rendre les prem[...]

leçons que vous avez reçues. — Les premieres, répondit le jeune homme, ont été les mêmes que les dernieres : on m'a enseigné la tactique, c'est-à-dire l'art de ranger les troupes en ordre de bataille, & l'on ne m'a rien appris de plus. — Ce n'est là qu'une foible partie de l'art militaire : il faut encore qu'un général sache pourvoir à tous les besoins de l'armée ; qu'il ne laisse rien manquer au soldat ; qu'il soit riche en expédients, soigneux, patient, laborieux ; qu'avec une grande présence d'esprit il ait à la fois de l'indulgence & de la sévérité ; qu'il soit franc & rusé, habile à surprendre & à se tenir sur ses gardes, prodigue & rapace, aimant à donner, n'aimant pas moins à prendre, rete-

nu tout enſemble & déterminé. Je pourrois détailler ici mille autres qualités naturelles & acquiſes, toutes également néceſsaires à un général.

Je ne dis pas que ce ſoit une foible gloire de ſavoir bien ranger les troupes : car il y a bien de la différence entre une armée bien rangée & des troupes en désordre. Jettez confusément des pierres, des briques, du bois, des tuiles ; vous ne ferez qu'un monceau bizarre & inutile. Mais ſi l'on emploie, dans les fondements & ſur les combles, les matériaux qui ne peuvent ni pourrir ni ſe diſsoudre par l'humidité, comme les pierres & les tuiles, & qu'on place au milieu les briques & les bois, ſuivant la méthode des

architectes, on fait une chose pré-
cieuse qu'on appelle un édifice. —
Ce que vous dites là, interrompit
le jeune homme, a le plus grand
rapport à l'art militaire; car on doit
placer aux premiers & aux derniers
rangs les meilleures troupes, & met-
tre au milieu le rebut de l'armée,
qui se trouve ainsi conduit & poussé
par les soldats d'élite.

A merveille, reprit Socrate. Mais
votre maître vous a-t-il appris à dis-
cerner les bons & les mauvais sol-
dats ? car, sans cela, quel usage fe-
rez-vous de ses leçons ? Supposons
qu'il vous eût dit d'arranger de l'ar-
gent, de mettre aux premiers & aux
derniers rouleaux les pieces de bon
aloi, & au milieu celles de billon,
comment vous en tireriez-vous si

vous ne ſaviez pas diſtinguer la bonne & la fauſſe monnoie ? — Il ne m'a rien appris de cela ; c'eſt à nous de diſtinguer par nous-mêmes les bons & les mauvais ſoldats. — Eh bien ! que n'examinons-nous ce qu'il faudra faire pour n'y être pas trompés ? — J'y conſens. — S'il s'agiſſoit d'enlever des tréſors, ne ferions-nous pas bien de placer à la tête les ſoldats qui auroient le plus d'amour pour l'argent ? — Je le crois. — Où le danger eſt le plus grand, n'eſt-ce pas là qu'il faut placer ceux qui aiment la gloire ? — Sans doute, car ils ne demandent qu'à braver le péril ſans autre récompenſe que l'honneur. Ceux-là ne sont pas difficiles à découvrir ; ils cherchent toujours à ſe montrer.

— Enfin vous avez appris de votre maître à mettre une armée en ordre de bataille : mais il y a plusieurs manieres de la ranger ; ne vous a-t-il pas appris sur quel terrein ; dans quelle occasion, l'on doit préférer l'une à l'autre ? — Point du tout. — Cependant les circonstances différentes exigent un ordre différent. — Il ne m'a pas dit un mot de tout cela. — Retournez donc le trouver ; faites-lui les questions nécessaires. S'il sait l'art qu'il se mêle de professer, & que ce ne soit pas un impudent, il rougira de s'être fait payer & de ne vous avoir pas mieux instruit.

II.

Il rencontra un jour un citoyen qui venoit d'être nommé général ;

C'eſt ainſi qu'en recherchant quelle devoit être la vertu du chef d'une nation, Socrate faiſoit abſtraction de toutes les autres bonnes qualités, & bornoit tous ſes devoirs à rendre heureux le peuple qu'il commande.

III.

Je n'ai pas oublié l'entretien qu'il eut avec un homme qui venoit de recevoir le commandement de la cavalerie.

Pourriez-vous m'apprendre, jeune homme, lui dit-il, pourquoi vous avez recherché ce commandement? Ce n'étoit pas, ſans doute, pour marcher à la tête des cavaliers: c'eſt un honneur dont jouiſsent les archers à cheval; ils précedent même le commandant. — Vous avez

autres ont des chevaux ſi mal nourris qu'ils n'aient pas la force de ſuivre le corps, ou ſi fougueux qu'ils ne demeurent pas où vous les aurez placés, ou ſi rétifs que vous ne puiſſiez même les mettre en rang; comment, à la tête d'une cavalerie ſi mal montée, rendrez-vous de grands ſervices à la république ? — Vous avez raiſon, il faudra que je tâche d'avoir l'œil ſur les chevaux.

Mais n'établirez-vous pas auſſi des réformes avantageuſes parmi les cavaliers ? — N'en doutez pas. — D'abord il faudra les habituer à ſauter plus leſtement à cheval. — Cela eſt important; car, s'il leur arrive de tomber, ils ſe remettront plus vîte en ſelle, & riſqueront moins de périr. — Et quand il s'a-

gira d'en venir aux mains, prierez-vous les ennemis de vouloir bien ſe rendre ſur la place où vous avez coutume d'exercer vos troupes, ou n'eſſaierez-vous pas d'exercer vos cavaliers dans toutes les poſitions, ſur toutes les eſpeces de terrein où il peut arriver de combattre ? — Voilà bien ce qu'il faudra faire. — Ne les accoutumerez-vous pas auſſi à lancer adroitement des javelots pour éclaircir les rangs des ennemis ? — Cela n'eſt pas à négliger. — Il faudra piquer le courage des cavaliers, les animer contre l'ennemi : c'eſt le moyen d'augmenter leur force. — Si j'ai manqué à cela juſqu'ici, je l'obſerverai à l'avenir.

— Avez-vous auſſi penſé aux moyens de vous faire obéir ? Ayez

la troupe la plus courageuſe, la mieux montée; vous n'en ferez rien ſans diſcipline. — Votre obſervation eſt bien juſte : mais quel eſt le meilleur moyen de plier mes cavaliers à l'obéiſsance ? — Vous avez pu remarquer qu'en toute occaſion, pour ſe ſoumettre les hommes, il faut leur montrer de la ſupériorité. Eſt-on malade, par qui ſe laiſse-t-on conduire ? par ceux qui paſsent pour avoir le plus de connoiſsance en médecine. Doit-on s'embarquer ? on cherche le meilleur pilote. A-t-on des terres à faire valoir ? on ſe pourvoit du plus habile laboureur. — Cela eſt vrai. — A qui donc les cavaliers obéiront-ils de meilleur cœur, ſi ce n'eſt à celui qui réunira le plus de connoïſsances néceſsaires

à la cavalerie ? — Il ſuffira donc, pour m'en faire obéir, de leur prouver que je l'emporte ſur eux en connoiſſances ? — Oui, pourvu que vous leur ayez auſſi prouvé qu'il eſt de leur honneur & de leur intérêt de vous obéir. — Eh ! comment leur apprendrai-je cela ? — Vous seriez bien plus embarraſsé s'il falloit leur apprendre que le mal eſt préférable au bien, & procure plus d'avantages.

— Mais il réſulte de vos obſervations qu'un commandant de cavalerie doit avoir le talent de la parole. — Eſpériez-vous donc commander la cavalerie ſans parler ? N'avez-vous donc pas remarqué que les plus belles connoiſſances, celles que nous preſcrivent les loix,

celles qui nous donnent les princi-pes qui doivent régler notre vie, nous ont été communiquées par la parole ? S'il eſt quelqu'autre ſcience digne de notre eſtime, c'eſt par la parole que nous la recevons : c'eſt la parole que sont obligés d'employer ceux qui nous inſtruiſent ; & les ſages qui poſsedent le mieux les connoiſsances les plus utiles, sont en même temps ceux qui ſavent le mieux en parler. — J'en conviens.

— Quand on envoie d'Athenes à Délos un chœur de muſiciens, ne vous êtes-vous pas apperçu qu'il n'eſt aucun pays où l'on pût raſsembler autant de belles voix ? N'avez-vous pas auſſi remarqué qu'aucune ville ne fournit autant de beaux hommes ? — Cela eſt vrai. — Mais

ne croyez pas que nos Athéniens ne l'emportent ſur les autres nations que par la beauté de la voix, ou par la force & les belles proportions du corps : ils ne s'en diſtinguent pas moins par l'amour de la gloire qui les excite aux grandes choſes. — C'eſt encore une vérité dont il faut convenir. — Et ne croyez-vous pas auſſi que notre cavalerie l'emporteroit ſur toutes les autres par le choix & l'entretien des armes & des chevaux, par la juſteſſe des évolutions, par l'ardeur de ſe précipiter dans le danger, ſi l'on prenoit la peine de lui perſuader qu'elle obtiendroit des éloges & ſe couvriroit de gloire ? — Cela eſt vraiſemblable. — Eh bien, que tardez-vous ? Engagez votre troupe à vous faire honneur en ſer-

vant bien la patrie. — Du moins n'épargnerai-je pas mes efforts.

IV.

Il vit un jour Nicomachide qui fortoit de l'assemblée du peuple. Eh bien, mon cher Nicomachide, lui dit-il, quels sont les généraux qu'on vient de nous donner? — Ah! Socrate, les Athéniens n'ont garde de m'élire, moi qui ai si bien servi pendant tant d'années, qui ai commandé tantôt des compagnies, tantôt des cohortes; moi qui ai reçu tant de blessures! Tout en disant cela il ôtoit son habit & montroit les cicatrices dont il étoit couvert. Devinez, continua-t-il, le beau choix qu'ils ont fait. Ils ont élu Antisthene, lui qui n'a jamais servi dans l'infanterie, qui ne s'est jamais

diſtingué dans la cavalerie, qui n'a d'autre habileté que d'amaſser de l'argent.

— Mais vraiment cette habileté-là n'eſt pas mépriſable. Il ſaura mieux qu'un autre trouver des fonds, & ſon armée ne manquera de rien. — Des marchands sont capables d'en faire autant : en eſt-ce donc aſsez pour qu'on les mette à la tête des armées ? — Mais Antiſthene aime à remporter la victoire, & c'eſt une qualité néceſsaire à un général. Ne ſavez-vous pas qu'il n'a jamais été chargé par ſa tribu de diriger les chœurs des muſiciens ſans leur avoir fait gagner le prix ? — Eh ! quel rapport y a-t-il entre une armée & des chœurs de muſique ? — Ne voyez-vous pas qu'Antiſthene

[redacted]

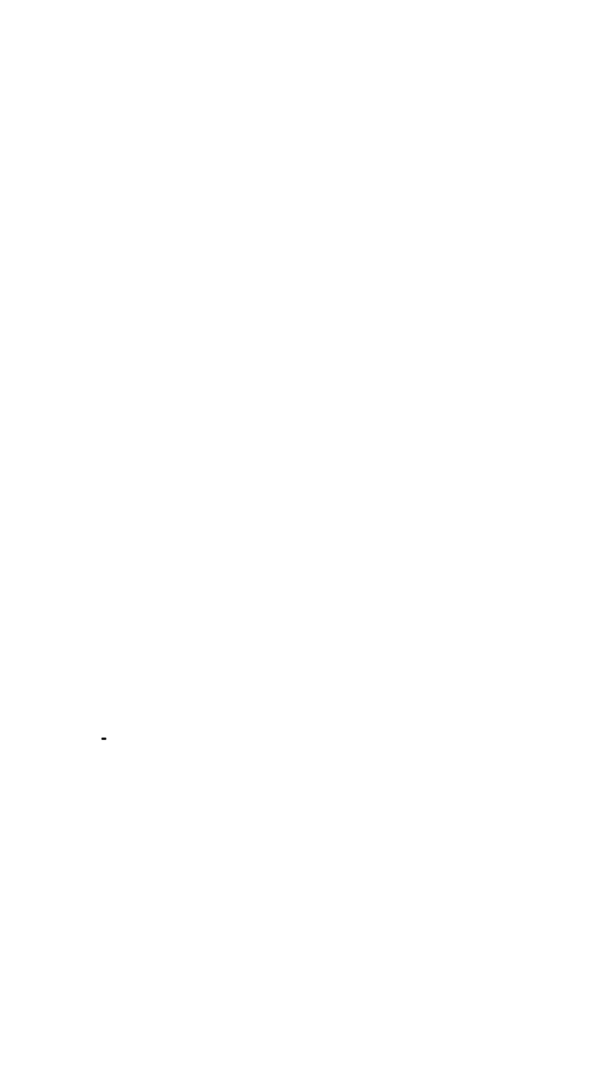
ne sait pas chanter, qu'Antisthene ignore absolument la science des chœurs, & qu'il a eu l'art de choisir les meilleurs musiciens ? — Il trouvera donc aussi à l'armée des gens qui mettront pour lui les troupes en ordre de bataille, des gens qui combattront pour lui ? — Il est certain que s'il a le talent de trouver, de choisir les meilleurs guerriers, comme il a eu celui de choisir les meilleurs musiciens, il l'emportera, du moins dans cette partie, sur les autres généraux. Il n'a pas épargné la dépense pour triompher avec sa tribu dans les combats de musique; il faut croire qu'il la regrettera moins encore pour remporter sur les ennemis une victoire dont il partagera les honneurs avec toute sa nation.

— Il résulte de votre discours que le même homme qui dirige bien les chœurs de musique, saura tout aussi bien commander les armées. — Il en résulte du moins qu'un homme qui, dans tout ce qu'il entreprend, connoît ce qu'il faut, & qui a l'art de se le procurer, saura diriger des chœurs de musique, régler une maison, commander une armée, gouverner un état.

— En vérité, Socrate, je ne m'attendois pas à vous voir établir qu'un bon maître de maison fût aussi un bon général. — Eh bien, recherchons quels sont les devoirs de l'un & de l'autre : nous verrons s'ils sont les mêmes, ou s'il se trouve entre eux des différences essentielles. — Fort bien. — N'est-il pas d'abord

du devoir de tous deux de tenir dans l'obéissance, dans le bon ordre, ceux qui leur sont soumis? — Assurément. — Ne doivent-ils pas imposer à chacun ses fonctions? — Sans doute. — Je crois qu'ils sont également obligés de punir les méchants, de récompenser ceux qui remplissent leurs devoirs. — Oui. — Ne feront-ils pas bien l'un & l'autre de gagner les cœurs de ceux qui leur sont subordonnés? — Sans difficulté. — N'ont-ils pas intérêt de se faire des amis dont ils puissent employer les secours? — Rien ne peut leur être plus avantageux. — Tous deux ne doivent-ils pas être en garde contre les événements? — Qui pourroit en douter? — Enfin, dans leurs fonctions différentes, ne

telligence à chercher, à rassemb
les moyens de vaincre. Il n'exa
nera pas avec moins d'attention
qui pourroit occasionner sa défai
il aura soin de s'en garantir. Ver
t-il qu'il a tout ce qu'il faut p
s'assurer la victoire ? il ne crain
pas de combattre. Quelque ch
lui manque-t-il encore ? il ne
quera pas l'action. Mon cher Ni
machide, ne méprisez pas les b
économes. Les affaires d'un pa
culier sont moins nombreuses q
les affaires publiques : voilà to
la différence. L'essentiel, c'est q
les unes & les autres ne peuvent
traiter que par des hommes : ce so
les mêmes hommes qui régissent l
affaires de l'état & celles des par
culiers ; & celui qui a montré



mer vos esperances : mais je ne vois pas même par quel moyen je pourrois les remplir. — Eh bien, raisonnons là-dessus, & voyons comment vous pourriez ne les pas tromper. — Rien ne peut m'être plus agréable.

— Vous savez que le peuple d'Athenes n'est pas moins nombreux que celui de la Béotie ? — Je le sais. — Où croyez-vous qu'on puisse lever de plus belles troupes ? est-ce dans l'Attique ou dans la Béotie ? — Notre patrie ne paroît pas le céder non plus en ce point. — Chez lequel des deux peuples voyez-vous mieux regner la concorde ? — Chez les Athéniens : car les Béotiens sont mal disposés envers ceux de Thebes, qui ne cherchent qu'à les opprimer.

[redacted]

depuis la défaite d'Hippocrate, qui reçut la mort en combattant devant Délium, notre gloire s'eſt humiliée devant celle des Béotiens, qui ont commencé dès lors à nous braver. Autrefois les Béotiens n'oſoient nous réſiſter, même ſur leurs frontieres, ſans le ſecours des Lacédémoniens & des autres peuples du Péloponeſe : contents aujourd'hui de leurs propres forces, ils menacent de ſe jetter ſur l'Attique. Autrefois, quand nous n'avions que les Béotiens pour ennemis, nous portions la déſolation juſques dans le ſein de leurs foyers : & nous craignons aujourd'hui de leur voir ravager nos campagnes. —Je sais tout cela, & c'eſt cela même qui me perſuade que notre république obéira

plus volontiers à un général digne de la conduire. La confiance engendre la langueur, l'indolence & l'indiscipline : la crainte rend les hommes plus vigilants, plus soumis, plus fideles au bon ordre. Nous en voyons la preuve dans les matelots : tant qu'ils ne craignent aucun danger, ils s'abandonnent au désordre ; quand ils apperçoivent la tempête, quand ils sont en présence de l'ennemi, ils obéissent à la voix de celui qui les commande, ils attendent ses ordres dans le plus profond silence, comme des chanteurs se reglent sur la voix du maître de musique.

VI.

Si l'on peut espérer que les Athéniens se soumettent à la discipline, reprit le jeune Périclès, voyons donc

comment on pourroit leur rendre l'energie qu'ils ont perdue, les rappeller à la vertu de leurs ancêtres, à leur premiere gloire, à leur ancienne proſperité. — Quel moyen trouveriez-vous le plus capable de leur faire revendiquer des richeſſes qui seroient en d'autres mains ? Ne seroit-ce pas de leur montrer qu'elles ont appartenu à leurs peres, & qu'ils doivent les regarder comme leur patrimoine ? Nous voulons les elever au-deſſus de tous les autres peuples par la vertu : il faut donc leur montrer que cette premiere place leur appartenoit dès l'antiquité la plus reculée, & qu'en cherchant à la reprendre, ils ſe mettront au-deſſus de toutes les autres nations. — Et comment leur donner une inſtruc-

[illegible]

[illegible]

Aux grandes actions de ces heros, vous pourrez encore ajouter les exploits de leurs neveux, qui se rapprochent bien plus de nos tems. Representez-les tantôt combattant avec leurs seules forces ces fiers dominateurs de l'Asie entiere qui étendoient leur puissance en Europe jusqu'à la Macedoine, & reculant les limites de leur empire bien au-delà des bornes qu'avoient connues leurs ancêtres; tantôt se couvrant de gloire sur terre & sur mer avec le secours des peuples du Peloponese, qui jouissoient alors eux-mêmes d'une si haute reputation de valeur. Il faut aussi raconter qu'il s'est fait un grand nombre d'émigrations dans la Grece, sans que les peuples de l'Attique aient ja-

gueillis de leur puissance, qu'ils sont tombés dans la langueur, & qu'ils ont dégénéré de leur premiere vertu. — Et comment pourront-ils la recouvrer ? — Par un moyen qui se présente de lui-même. Qu'ils étudient, qu'ils reprennent les mœurs de leurs ancêtres, qu'ils n'y soient pas moins fortement attachés que ne l'étoient leurs peres ; ils ne leur céderont pas en vertu. Sont-ils incapables d'un si généreux effort ? qu'ils imitent du moins les peupl dont ils éprouvent aujourd'hui puissance ; qu'ils empruntent le institutions, qu'ils ne les suiven avec moins de zele, ils cess bientôt de leur être inféri qu'ils redoublent de soins, auront bientôt surpassés.



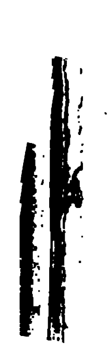
gueillis de leur puiſsance, qu'i
tombés dans la langueur, &
ont dégénéré de leur premiere
tu. — Et comment pourront-il
recouvrer ? — Par un moyen
ſe préſente de lui-même. Qu'ils
dient, qu'ils reprennent les mo
de leurs ancêtres, qu'ils n'y ſo
pas moins fortement attachés
ne l'étoient leurs peres ; ils ne
céderont pas en vertu. Sont-ils
capables d'un ſi généreux effo
qu'ils imitent du moins les peu
dont ils éprouvent aujourd'hu
puiſsance ; qu'ils empruntent l
inſtitutions, qu'ils ne les ſuivent
avec moins de zele, ils ceſser
bientôt de leur être inférieu
qu'ils redoublent de soins, ils
auront bientôt ſurpaſsés.

C'eſt dire aſsez, repartit Périclès, que notre république sera long-temps encore bien éloignée de la vertu. Quand verrons-nous nos citoyens, à l'imitation des Spartiates, reſpecter les vieillards, eux qui, pour mieux s'affermir dans le mépris pour l'âge avancé, commencent par mépriſer leurs peres ? Quand chercheront-ils à ſe fortifier par l'exercice, eux qui, non contents de négliger leurs forces, tournent en ridicule ceux qui cherchent à en acquérir? Quand obéiront-ils à leurs magiſtrats, eux qui ſe font gloire de les mépriſer ? Quand agiront-ils d'un commun accord, eux qui, loin de ſe réunir pour leurs propres intérêts, ne cherchent qu'à ſe nuire, & portent plus d'envie à leurs propres

ſupérieur qui compoſent l'aréopage : connoiſsez-vous un tribunal qui ſe comporte, à tous égards, avec plus de dignité, qui mette plus d'honneur, plus d'équité dans tous ſes jugements, qui obſerve plus religieuſement les loix, qui diſcute avec plus de ſcrupule les cauſes qui lui sont confiées, qui rempliſse enfin avec plus d'éloge toutes ſes fonctions ? — J'avoue que je ne trouve rien à lui reprocher. — Il ne faut donc pas déseſpérer des Athéniens comme s'ils étoient tout-à-fait incapables de conduite & de bon ordre. — Mais c'eſt précisément à la guerre que la tempérance, l'ordre & la diſcipline sont le plus néceſsaires, & c'eſt là qu'ils ſe piquent de ne connoître aucune de ces vertus.

— Il faut peut-être, mon cher Périclès, en rejetter la faute sur l'ignorance des généraux. Vous voyez que personne ne se présente pour commander aux joueurs de luth, aux chanteurs, aux danseurs, aux athletes, sans avoir acquis le talent nécessaire pour les diriger; tous peuvent nommer le maître dont ils ont pris les leçons: mais la plupart des généraux le deviennent subitement & sans maîtres. Je ne crois pas que vous méritiez ce reproche; & vous diriez aussi bien le temps où vous avez commencé à vous instruire dans l'art de la guerre, que celui où vous avez commencé à vous exercer à la lutte. Non content de conserver les principes que vous a donnés votre pere, vous avez

raſsemblé de toutes parts des lu
res qui ne manqueront pas de
être utiles. Je suis perſuadé que
réfléchiſsez ſouvent ſur votre
tier, curieux de ne laiſser écha
aucune des connoiſsances qui
vent y être néceſsaires. Si vous
appercevez qu'il vous en ma
quelques unes, vous interrog
perſonnes les plus inſtruites ;
n'épargnez ni préſents ni bie
pour apprendre d'elles ce que
ignorez, & pour vous attache
hommes capables de vous seco
— Je vous entends, Socrate.
ne me ferez pas accroire que
me jugiez digne de tant d'élo
vous ſavez trop bien que je n
suis pas donné toutes les p
dont vous parlez : mais, par ce



adroit, vous m'apprenez qu'on ne doit prétendre au commandement qu'après se les être données.

J'en veux bien convenir avec vous, reprit Socrate. Mais continuons. Avez-vous remarqué que, sur nos frontieres, s'étendent de hautes montagnes qui dépendent de la Béotie, & qui ne permettent d'entrer dans nos plaines que par des défilés étroits & difficiles, entourés de roches inaccessibles? — Assurément. — N'avez-vous pas entendu dire que les Mysiens & les Pisidiens occupent dans la Perse des contrées défendues par la nature, & qu'armés à la légere, ils font par leurs incursions beaucoup de mal au pays du grand roi, & conservent eux-mêmes la liberté? — J'en ai

entendu parler. — Ne pensez-vous donc pas que si les Athéniens s'emparoient des montagnes qui les séparent de la Béotie, & qu'ils y envoyassent une jeunesse agile & légèrement armée, ils feroient beaucoup de mal à leurs ennemis, & formeroient un puissant rempart en faveur de leurs concitoyens ? — Je n'en doute pas, & il seroit très avantageux de suivre vos projets. — Puisqu'ils vous plaisent, jeune homme, travaillez à les mettre un jour en exécution. Quand un seul réussiroit, vous en tireriez de la gloire, vous rendriez service à l'état : si la fortune refuse de vous seconder, vous ne serez pas du moins la honte de votre pays, vous n'aurez pas à rougir de vous-même.

VIII.

Il prit en fantaisie à Glaucon, fils d'Ariston, de parler dans l'assemblée du peuple, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans : il ne visoit pas à moins qu'au gouvernement de l'état. Les railleries ne lui étoient pas épargnées; on lui faisoit même quelquefois l'affront de l'arracher de la tribune. Tout cela étoit inutile : ses amis, ses parents, ne pouvoient le guérir de sa folie. Socrate, qui lui vouloit du bien par amitié pour Charmide & pour Platon, parvint seul à le rendre plus sage. Se trouvant un jour avec lui, il prit le moyen le plus adroit de s'en faire écouter.

Vous avez donc envie, mon cher Glaucon, lui dit-il, de prendre en

[redacted]

main les rênes de notre république? — Il est vrai, répondit Glaucon. — De tous les projets qu'un homme puisse former, c'est le plus beau, sans doute : car, si vous parvenez à le remplir, vous n'aurez pas de desirs que vous ne puissiez satisfaire; il vous sera facile d'obliger vos amis, d'élever votre propre maison, & d'augmenter la puissance de votre patrie. D'abord vous vous ferez le plus grand nom dans l'état; bientôt votre gloire s'étendra dans toute la Grece, & peut-être même, comme celle de Thémistocle, parviendra-t-elle jusques chez les barbares. En quelque endroit que vous vous trouviez, tous les regards se porteront sur vous.

Ces paroles chatouilloient la va-

nité de Glaucon, & le plaisir de les entendre l'arrêtoit auprès de Socrate. Pendant qu'il en savouroit la douceur, celui-ci continua en ces termes : Vous voulez que la république vous accorde des honneurs, mon cher Glaucon; il est un moyen sûr d'en obtenir; c'est de lui être utile. — Je le sais. — Au nom des dieux, n'ayez pas pour moi de secret : quel est le premier service que vous comptez lui rendre ?

Glaucon gardoit le silence, cherchant en lui-même quelle réponse il pourroit faire : mais Socrate voulut bien ne pas faire durer son embarras. Si vous vouliez, lui dit-il, rendre plus florissante la maison d'un de vos amis, vous chercheriez les moyens d'augmenter sa fortune;

ne tâcherez-vous pas auſſi d'augmenter les richeſses de la république? — C'eſt à quoi je n'ai garde de manquer. — Le moyen de la rendre plus riche, n'eſt-ce pas de lui procurer de plus grands revenus? — Cela eſt clair. — Eh! quels sont les objets d'où ſe tirent à préſent les revenus de l'état? à combien peuvent-ils monter? Je suis bien sûr que vous en avez fait une étude: car, ſans cela, comment ſuppléer aux produits qui ſe trouveroient trop foibles, & remplacer ceux qui viendroient à manquer? — Voilà, en vérité, une choſe à laquelle je n'avois pas même ſongé. — Puiſque cela vous eſt échappé, dites-nous au moins quelles sont les dépenſe de l'état: il faut bien que vous e

ayez pris connoiſsance, pour ſupprimer celles qui sont inutiles. — Je ne me suis pas plus occupé des dépenſes que des revenus. — Remettons donc à un autre temps notre magnifique projet d'enrichir la patrie : nous ne pouvons y parvenir, ſi nous ne connoiſsons ni ſes revenus ni ſes dépenſes ?

Mais, Socrate, vous ne parlez pas d'un autre moyen d'enrichir la république ; c'eſt de lui procurer les dépouilles de ſes ennemis. — Oh ! cela eſt bien vrai : il ne faut même pour cela que ſe rendre plus puiſsant qu'eux ; car, ſi l'on étoit plus foible, on ne feroit que ſe ruiner. — J'en conviens. — Celui qui forme le deſsein d'entreprendre une guerre eſt donc obligé de bien con-

noître la force de sa nation & celle des ennemis. S'il voit que sa patrie est la plus forte, il lui conseille de prendre les armes : s'il reconnoît qu'elle est la plus foible, il lui persuade de ne rien hasarder. — On ne peut mieux parler. — Dites-nous donc d'abord quelles sont nos forces de terre & de mer ; quelles sont celles de nos ennemis. — C'est une question à laquelle je ne saurois répondre sur-le-champ. — Mais vous avez du moins là-dessus quelques mémoires : faites-moi le plaisir de me les communiquer. Je serai fort aise de m'instruire sur cet objet. — Non, en vérité, je n'ai rien écrit. — Nous ne nous presserons donc pas de délibérer sur la guerre. J'avoue que c'est un article dont

les détails sont immenſes : c'eſt ce qui vous a empêché d'en faire votre étude dès les premiers temps de votre adminiſtration.

Mais je vois bien, ajouta-t-il, que vous avez pris des meſures pour la défenſe du pays : vous ſavez quelles garniſons sont néceſsaires, quelles autres ne le sont pas ; les unes sont trop nombreuſes, les autres trop foibles ; rien de cela n'a pu vous échapper. Vous augmenterez celles qui ne sont pas aſsez fortes, vous retirerez celles qui ne sont pas néceſsaires. -- Pour moi, je suis d'avis de les retirer toutes : car, à la maniere dont elles gardent le pays, on peut dire que l'ennemi n'y feroit pas plus de ravage. — Mais ſi le pays n'eſt plus gardé, vous

ſentez bien qu'il va devenir la proie du premier qui voudra s'en ſaiſir. D'ailleurs, avez-vous viſité vous-même les garniſons ? ou comment ſavez-vous qu'elles ſont ſi mal leur devoir ? — Je le ſoupçonne. - Des ſoupçons ne ſuffiſent pas : quand nous aurons quelque choſe de plus que des conjectures, nous propoſerons au peuple de ſupprimer les garniſons. — Ce sera peut-être ce qu'on pourra faire de mieux.

Je sais, ajouta Socrate, que vous n'avez pas viſité les mines d'argent. Il seroit bon cependant que vous puſſiez dire pourquoi elles rapportent moins qu'elles ne faiſoient autrefois. — Il eſt vrai que je n'y ai pas encore été. — On dit que l'air en eſt mal ſain : c'eſt une fort bonne

excuſe que vous pourrez donner quand il s'agira de délibérer ſur cette partie. Mais je suis sûr du moins que vous avez ſoigneuſement examiné combien de temps le blé qu'on recueille dans le pays peut nourrir la ville, & combien on en conſomme de plus chaque année. Si vous n'étiez pas inſtruit là-deſsus, nous riſquerions fort d'éprouver la diſette : mais, avec les connoiſsances que vous avez acquiſes, vous ſaurez prévenir nos beſoins, & nous vous devrons notre conſervation.

Mais, Socrate, on ne finiroit jamais, s'il falloit entrer dans tous ces détails. — Cependant on n'eſt pas même capable de gouverner ſa maiſon, ſi l'on n'en connoît pas les beſoins, ſi l'on ne sait pas les moyens

d'y ſubvenir. Notre ville contient plus de dix mille maiſons, & ce n'eſt pas une choſe aisée que de vouloir les gouverner toutes. Que n'avez-vous eſsayé d'abord de relever la maiſon de votre oncle ? elle en a bon beſoin. Après avoir rétabli ſes affaires, vous vous seriez élevé à de plus grandes choſes. Si vous ne pouvez rendre ſervice à un ſeul homme, comment pourrez-vous être utile à tout un peuple ? Quand on ne peut ſoulever un fardeau de cent livres, il ne faut pas eſsayer de porter une charge encore plus peſante. — Je n'aurois pas manqu non plus de rendre de grands ſe vices à mon oncle ; mais il n'a p voulu m'écouter.

Comment ! reprit Socrate, v

n'aurez pu vous faire écouter de votre oncle, & vous serez capable de soumettre à vos volontés tous les Athéniens, & votre oncle lui-même qui en fait partie! Prenez-y garde, mon cher Glaucon : vous recherchez la gloire; craignez de vous attirer tout le contraire. Ne voyez-vous pas combien il est dangereux de parler de ce qu'on ne sait pas, d'entreprendre des choses dont on n'a pas même les principes? Voyez ceux qui parlent, qui agissent sans savoir : vous paroissent-ils obtenir des éloges? ou ne sont-ils pas accablés de reproches? Trouvez-vous qu'on les respecte? Non; ils sont couverts de mépris. Regardez les hommes sages; ils ne disent pas un mot, ils ne font pas une action

ſans bien connoître les conséquences de ce qu'ils font, la force de ce qu'ils diſent. Vous verrez que, dans toutes circonſtances, ceux qui réuniſſent les ſuffrages, qui s'attirent l'admiration, sont précisément les hommes les plus éclairés, & que les ignorants ne recueillent que de la honte & de l'opprobre. Vous aimez la gloire; vous voulez vous faire admirer de votre patrie : travaillez à vous inſtruire avant que d'entreprendre. Quand vous l'emporterez ſur les autres par vos lumieres, entrez alors dans les affaires de l'état je ne serai pas étonné que, ſan beaucoup de peine, vous ayez l plus grands ſuccès.

IX.

SOCRATE regardoit Charmid

fils d'un autre Glaucon, comme un homme d'un mérite distingué : il lui trouvoit bien plus de talents qu'à aucun des citoyens qui fussent alors dans les grands emplois. Fâché de voir qu'il n'osât ni porter la parole devant le peuple, ni prétendre aux dignités publiques, il lui parla en ces termes :

Dites-moi, mon cher Charmide, si quelqu'un étoit capable de gagner les couronnes dans les jeux de la Grece, d'acquérir de la gloire pour lui-même, & de donner un nouvel éclat à sa patrie, & que cependant il refusât de combattre, quel nom lui donneriez-vous ? — Il est clair que ce seroit un lâche & un efféminé. — Et s'il existoit un citoyen qui eût le talent des grandes affai-

res, qui fût capable, s'il vouloit s'en charger, de bien servir l'état & de se couvrir lui-même de gloire, & qu'il aimât mieux languir dans l'oisiveté, ne mériteroit-il pas le même nom ? — Peut-être. Mais pourquoi me faire cette question ? — C'est que je vous crois des talents ; c'est que je vous vois redouter les affaires ; c'est enfin que vous êtes obligé d'y prendre part en qualité de citoyen. — Eh ! quelles preuves avez-vous de ma capacité, pour me parler ainsi ? — Vos entretiens avec nos magistrats. Vous communiquent-ils quelques affaires ? je vois que vous leur donnez de bons conseils : font-ils des fautes ? je m'apperçois qu'elles ne vous échappent pas.

— Il est bien différent, Socrate

de ſoutenir des entretiens particuliers, ou de parler devant une multitude. — Cependant, quand on sait calculer, on peut auſſi bien dreſser un compte sous les yeux d'une foule de ſpectateurs que dans la ſolitude; & les muſiciens qui jouent le mieux du luth quand perſonne ne les écoute, l'emportent en public ſur tous leurs rivaux. — Ignorez-vous donc que la honte & la timidité sont naturelles à l'homme, & qu'elles prennent ſur nous bien plus d'empire dans les aſsemblées publiques que dans les entretiens particuliers? — Eh bien, je vais vous montrer que ce ne sont pas les plus ſages des citoyens, que ce ne sont pas les perſonnages les plus puiſsants de l'état qui vous intimident; mais que vous

rougissez de parler devant la partie la plus foible, la moins éclairée de la nation.

Quels sont en effet ces juges redoutables qui vous en imposent? des foulons, des cordonniers, des maçons, des chaudroniers, des laboureurs, de petits marchands, des colporteurs, des brocanteurs : car voilà les graves personnages qui composent l'assemblée du peuple. Je crois voir un savant maître d'escrime qui craindroit de se mesurer avec un ignorant. Vous parlez avec facilité devant les plus illustres citoyens; plusieurs d'entre eux affectent pour vous peu d'estime sans pouvoir vous intimider; vous l'emportez sur ceux qui font leur état de parler en public : & vous craignez de

vous faire entendre devant une multitude qui ne s'eſt jamais occupée des affaires d'état, & qui eſt bien loin d'avoir pour vous du mépris! Vous craignez peut-être qu'elle ne vous tourne en ridicule?

Eh! ne voyez-vous pas en effet, Socrate, que, dans les aſsemblées du peuple, on ſe moque ſouvent de ceux qui parlent le mieux? — Et ces hommes importants que vous fréquentez ne raillent donc jamais? En vérité, je vous admire! Vous qui ſavez ſi bien repouſser leurs railleries, vous croyez n'avoir aucun moyen de vous meſurer avec la populace! O mon eſtimable ami! apprenez à vous rendre juſtice. Garantiſsez-vous d'un défaut qui eſt celui de la plupart des hommes: ils

ſcrutent d'un œil curieux les actions des autres, & ne s'aviſent jamais de s'examiner. Cette indolence eſt indigne de vous. Employez toute votre énergie à vous conſidérer, à vous connoître; & ſi vous pouvez rendre quelque ſervice à votre patrie, ne l'abandonnez pas. Le bien qu'elle recevra de vous ſe répandra ſur tous les citoyens, ſur vos amis & ſur vous-même.

X.

ARISTIPPE, que Socrate avoit quelquefois réduit au ſilence, avoit bien envie de l'embarraſser à ſon tour par des queſtions captieuſes. Socrate ne répondit pas en homme qui ſe tient ſur ſes gardes, & qui craint que ſes paroles ne ſoient interverties. Il avoit un plus grand

objet, celui de rendre cet entretien utile à ſes auditeurs, & il parla de maniere à les éclairer ſur leurs devoirs.

Ariſtippe lui demanda s'il connoiſsoit quelque choſe de bon. Si Socrate avoit répondu que c'eſt une bonne choſe que la boiſson, la nourriture, la richeſse, la ſanté, la force, le courage, il ſe préparoit à lui démontrer que c'eſt quelquefois un mal. Mais Socrate, conſidérant que nous cherchons ſur-tout à nous délivrer de nos incommodités, lui fit la réponſe la plus convenable. Me demandez-vous, lui dit-il, ſi je connois quelque choſe de bon pour la fievre? — Non. — Pour les maux d'yeux? — Pas davantage. — Pour la faim? — Pas

encore. — Si vous entendez que
que chose de bon qui ne soit bon
rien, je ne le connois ni n'ai besoi
de le connoître.

Aristippe changea de batterie
lui demanda s'il connoissoit que
que belle chose. — J'en connois
& beaucoup, répondit Socrate. —
Et toutes ces belles choses sont-elle
semblables entre elles ? — Il y e
a qui different des autres autan
qu'il est possible. — Et comment c
qui differe du beau peut-il êtr
beau ? — Rien n'est plus simple. U
bouclier est fait pour défendre l
corps ; il a sa beauté : mais cett
beauté est bien différente de cell
d'un javelot dont la belle propor
tion doit le rendre propre à êtr
lancé avec autant de force que d

vîtesse. — Mais vous me répondez comme si je vous demandois s'il y a quelque chose de bon. — Eh ! croyez-vous que le bon & le beau soient deux choses différentes ? Ignorez-vous que tout ce qui est beau, relativement à un objet, est bon par rapport à cet objet même ? La vertu n'est pas bonne dans une occasion, & belle dans une autre. L'homme qu'on appelle beau à certain égard, est bon à ce même égard, & les proportions qui constituent la beauté de son corps en font aussi la bonté. Tout ce qui peut être destiné à quelque usage est bon & beau relativement à l'usage auquel il est destiné.

Vous trouvez donc, reprit Aristippe, qu'un panier à mettre des

ordures eſt une belle choſe ? —
surément, s'il eſt fait comme il
l'être pour y mettre des ordures
un bouclier d'or eſt fort loin d'
beau, s'il n'eſt pas propre à ga
tir le corps. — D'où il faudra
clure que les belles choſes peuv
en même temps ne l'être pas
Sans doute, & que le bon peut
être mauvais. Ce qui eſt bon
appaiſer la faim eſt ſouvent m
vais pour guérir la fievre, & ce
eſt bon pour la fievre eſt très
convenable pour ſoulager l'app
Un genre de beauté eſt néceſſ
pour la courſe, & ne conviend
pas du tout pour la lutte : ce qu
beau à la lutte seroit fort laid
courſe. Les choſes sont belle
bonnes pour l'uſage auquel

conviennent ; elles sont laides & mauvaises pour l'usage auquel elles ne conviennent pas.

XI.

SOCRATE soutenoit que la commodité d'un édifice en constitue la véritable beauté, & c'étoit donner le meilleur principe de construction.

Quand on fait bâtir une maison, disoit-il, ne veut-on pas qu'elle soit en même temps fort agréable & très commode ? On ne pouvoit en disconvenir. Il est bien agréable, ajoutoit-il, qu'elle soit fraîche pendant l'été, & chaude pendant l'hiver. C'est encore un point qu'on n'avoit garde de lui nier. Eh bien, continuoit-il, quand les maisons regardent le midi, le soleil pénetre

en hiver dans les appartements ; & , en été, ſe trouvant élevé perpendiculairement au-deſſus de nos têtes, il paſſe par-deſſus les toits & procure de l'ombre. Il faut par conséquent donner de l'élévation aux édifices qui regardent le midi, pour que les appartements puiſſent recevoir le ſoleil en hiver, & tenir fort bas ceux qui sont exposés au nord, afin qu'ils ſoient moins battus des vents les plus froids. En un mot, le plus beau, le plus agréable des édifices eſt celui qui fournit la plus agréable retraite en toute ſaiſon, & dans lequel on renferme avec le plus de ſûreté ce qu'on poſſede. Les peintures, les ornements variés, ôtent bien plus de plaiſirs qu'ils n'en procurent.

Les chapelles & les temples, disoit-il, doivent être élevés dans des endroits peu fréquentés & très apparents : car il est agréable à ceux qui veulent faire leur priere de voir le lieu saint ; il leur est agréable d'en approcher sans se souiller.

XII.

ON lui demandoit si le courage est une qualité naturelle ou acquise.

Comme on voit, répondit-il, des corps qui sont naturellement plus robustes que d'autres, & qui résistent bien mieux aux fatigues, je crois que la nature forme aussi des ames plus fermes que les autres & plus capables d'affronter les dangers : car je vois des hommes nés sous les mêmes loix, élevés dans les mêmes mœurs, différer beau-

coup entre eux par le [illegible]
je crois que la valeur [illegible]
être augmentée par l'[illegible]
l'exercice. Il est clair [illegible]
thes & les Thraces n'[illegible]
taquer les Lacédémon[illegible]
pique & le bouclier, [illegible]
cédémoniens ne tent[illegible]
résister aux Thraces [illegible]
comme eux d'écus éch[illegible]
javelots, ni de se pré[illegible]
les Scythes en adoptan[illegible]
que ce peuple sait lan[illegible]
d'adresse. Je vois q[illegible]
hommes different nat[illegible]
uns des autres ; je vo[illegible]
ils font des progrès [illegible]
& je conclus que le[illegible]
plus favorisés & les p[illegible]
de la nature doivent[illegible]



coup entre eux par le courage. Mais je crois que la valeur naturelle peut être augmentée par l'instruction & l'exercice. Il est clair que les Scythes & les Thraces n'oseroient attaquer les Lacédémoniens avec la pique & le bouclier, & que les Lacédémoniens ne tenteroient pas de résister aux Thraces en s'armant comme eux d'écus échancrés & de javelots, ni de se présenter devant les Scythes en adoptant les fleches, que ce peuple sait lancer avec tant d'adresse. Je vois qu'en tout les hommes different naturellement les uns des autres; je vois qu'en tout ils font des progrès par l'exercice; & je conclus que les hommes les plus favorisés & les plus maltraités de la nature doivent prendre des

leçons s'ils veulent exceller dans quelque partie que ce soit.

XIII.

Il ne séparoit pas le savoir de la bonne conduite, & regardoit comme savant & comme bien réglé dans ses mœurs celui qui connoît le bon & l'honnête, qui sait le pratiquer, & fuir tout ce qui est honteux. On lui demanda s'il regardoit comme des gens instruits ceux qui savent bien ce qu'on doit pratiquer, & qui font tout le contraire. Ils ne sont pas moins ignorants que déréglés, répondit-il. Si nous savons discerner entre toutes les actions que nous pouvons faire, celles qui nous sont les plus avantageuses, nous ne manquerons pas de les choisir : quand on fait le mal, on n'est

donc pas moins ignorant qu
pable.

Il aſsuroit que la juſtice
qu'une ſcience ; il en diſoit
de toutes les vertus. Toutes
tions juſtes & vertueuſes, diſ
réuniſsent une bonté parfai
charmes de la beauté. A-t-
ſcience néceſsaire pour les c
tre ? il n'eſt plus poſſible d
rien préférer. Cette ſcience m
t-elle ? on veut en vain les prat
on cherche à faire des eſsais ;
fait que des fautes. Puiſqu'
peut rien faire de beau, de
d'honnête, que par la vertu
certain que la vertu elle-mê
une ſcience qu'il faut poſsé

XIV.

Il regardoit bien la folie c

contraire à la ſageſse, cependant il ne traitoit pas l'ignorance de folie. Mais ne ſe pas connoître soi-même, & croire que l'on sait ce qu'on ignore, c'eſt, diſoit-il, toucher de près à la démence. Le vulgaire, ajoutoit-il, ne regarde pas comme des inſensés ceux qui ſe trompent ſur des objets inconnus au commun des hommes : mais il traite de fous ceux qui ſe trompent dans des choſes qui sont connues de tout le monde. On appelle inſensé celui qui ſe croit trop grand pour paſser sous la porte d'une ville ſans ſe baiſser, qui préſume aſsez de ſa force pour eſsayer d'enlever des maiſons, qui entreprend enfin des choſes dont tout le monde reconnoît l'impoſſibilité : mais ne fait-on que de petites fautes,

on n'eſt pas traité de fou par le vulgaire. Comme il ne donne le nom d'amour qu'à la plus violente affection, il ne donne le nom de folie qu'à la plus forte démence.

L'envie, diſoit-il en réfléchiſſant ſur cette paſſion, eſt un ſentiment douloureux qui n'eſt causé ni par les malheurs d'un ami, ni par la proſpérité d'un ennemi. Il ne traitoit d'envieux que ceux pour qui le bonheur de leurs amis eſt un ſujet de douleur. Comment, lui dirent quelques perſonnes, peut-on ſentir l'amitié & ſouffrir du bonheur de celui qu'on aime ? Remarquez, leur répondit-il, que bien des gens ont une ſinguliere conduite en amitié : ils sont incapables d'abandonner leurs amis dans le malheur ; ils

leur donnent des ſecours dans leurs afflictions, & ſe déſolent quand ils les voient heureux. Il ajouta qu'un ſentiment ſi bizarre ne pouvoit entrer dans le cœur du ſage, & n'étoit fait que pour l'ame d'un ſot.

XV.

QU'EST-CE que l'oiſiveté? diſoit-il. Je vois que la plupart des hommes sont toujours en action : car enfin les joueurs de dés, les bouffons, ne reſtent pas à ne rien faire; mais ils n'en sont pas moins des fainéants, car ils pourroient faire quelque choſe de mieux. Quand on fait le mieux, on ne trouve pas le loiſir de le quitter pour s'adonner au pire; &, ſi on le fait, on eſt bien coupable, puiſqu'on ne manquoit pas d'occupation.

A quoi, lui demandoit-on,
me doit-il sur-tout s'appliqu
A bien faire. — Y a-t-il de
cipes pour faire fortune ? —
car faire fortune n'est autre
que ne rien faire du tout. T
son bien-être sans le cherche
là ce que j'appelle faire fo
devoir son bonheur à ses s
son travail, c'est ce que j'
une bonne conduite : avo
bonne conduite, c'est faire l
Je regarde comme des hom
timables & chéris des dieux
boureur qui travaille bien la
le médecin qui pratique bi
de guérir, l'homme d'état q
à ses études de bons princi
gouvernement. Ne rien fai
ne faire rien d'utile, c'est ê
digne de plaire aux dieux.

XVI.

POUR être roi, disoit-il, il ne suffit pas de porter un sceptre, d'avoir réuni les suffrages d'une nation, d'avoir été favorisé par le sort, d'être monté sur le trône par la force ou par la ruse : c'est la science de régner qui fait seule les rois.

On convient que le devoir d'un souverain est d'ordonner ce qu'il est utile de faire ; celui des sujets, d'obéir : mais il n'en faut pas conclure que les rois n'aient pas besoin de conseils. S'il se trouve dans un vaisseau un homme plus habile que les autres, il donne des ordres ; les matelots & le pilote lui-même ne refusent pas de le suivre. Le maître d'un champ suit les lumieres de son laboureur qui en sait plus que lui ;

les malades obéissent au médecin; ceux qui veulent s'exercer, aux maîtres d'exercices. Pour oser même prendre sur soi de diriger ses propres affaires, il faut se sentir les connoissances qu'elles exigent. Manquent-elles? on obéit aux habiles gens qu'on peut rencontrer : on les mande souvent de fort loin pour se mettre à leurs ordres, pour faire ce qu'ils prescrivent. Les femmes elles-mêmes commandent aux hommes dans les travaux qui conviennent à leur sexe, parcequ'elles s'y connoissent, & que les hommes n'y entendent rien.

Si on lui objectoit qu'un tyran est maître de ne pas suivre les bons avis qu'on lui donne : A quel prix, répondoit-il, lui est-il permis de ne

les pas ſuivre ? Ne voyez-vous pas que la punition eſt toute prête, quand il refuſe de les écouter ? Rejette-t-il un ſage conſeil ? il fait des fautes : & il n'en peut faire aucune ſans en être puni.

Il peut ôter la vie au plus ſage de ſes conſeillers ; cela eſt vrai : mais en donnant la mort à ceux qui lui prêtent le plus ferme appui, croyez-vous qu'il ne ſoit pas puni ? croyez-vous même qu'il le ſoit légèrement ? Trouvera-t-il ſa sûreté dans une telle conduite ? Non ; elle ne peut qu'entraîner ſa ruine.

XVII.

Il ne négligeoit pas de converſer avec les artiſtes, & ſes entretiens ne leur étoient pas inutiles.

Il alla voir un jour le peintre

Parrhafius. La peinture, lui dit-il, n'eſt-elle pas une repréſentation des objets viſibles ? Vous imitez avec des couleurs les enfoncements & les ſaillies, le clair & l'obſcur, la molleſse, la dureté, le poli : il n'y a pas juſqu'à la fraîcheur de l'âge & ſa décrépitude qui ne ſoient exprimées dans vos ouvrages. — Cela eſt vrai. — Et ſi vous voulez repréſenter une beauté parfaite, comme il eſt difficile de trouver des hommes qui n'aient dans les formes aucune imperfection, vous raſsemblez les beautés de pluſieurs modeles pour en faire un tout accompli. — Tel eſt notre procédé. — Mais quoi ! ce qu'il y a de plus aimable dans le modele, ce qui lui gagne la confiance & les cœurs, ce qui le fait

desirer, le caractere de l'ame enfin, parvenez-vous à l'imiter, ou faut-il le regarder comme inimitable (1) ? — Eh ! comment le représenter, puisqu'il ne dépend ni de la proportion, ni de la couleur, ni d'aucune des choses que vous avez détaillées; puisqu'enfin il ne tombe pas sous le sens de la vue ? — Mais ne remarque-t-on pas dans les regards tantôt la douceur de l'amitié, tantôt l'indignation de la haine ? — Cela est vrai. — Il n'est donc pas impossible de rendre ces expressions dans les yeux. — J'en conviens. — Trouvez-vous le même caractere de phy-

(1) Socrate, qui avoit été sculpteur dans sa jeunesse, ne peut être soupçonné d'avoir parlé des arts sans s'y connoître.

Parrhasius. La peinture, lui dit-il, n'est-elle pas une représentation des objets visibles ? Vous imitez avec des couleurs les enfoncements & les saillies, le clair & l'obscur, la mollesse, la dureté, le poli : il n'y a pas jusqu'à la fraîcheur de l'âge & sa décrépitude qui ne soient exprimées dans vos ouvrages. — Cela est vrai. — Et si vous voulez représenter une beauté parfaite, comme il est difficile de trouver des hommes qui n'aient dans les formes aucune imperfection, vous rassemblez les beautés de plusieurs modeles pour en faire un tout accompli. — Tel est notre procédé. — Mais quoi ! ce qu'il y a de plus aimable dans le modele, ce qui lui gagne la confiance & les cœurs, ce qui le fait

desirer, le caractere de l'ame enfin, parvenez-vous à l'imiter, ou faut-il le regarder comme inimitable (1)? — Eh! comment le représenter, puisqu'il ne dépend ni de la proportion, ni de la couleur, ni d'aucune des choses que vous avez détaillées; puisqu'enfin il ne tombe pas sous le sens de la vue? — Mais ne remarque-t-on pas dans les regards tantôt la douceur de l'amitié, tantôt l'indignation de la haine? — Cela est vrai. — Il n'est donc pas impossible de rendre ces expressions dans les yeux. — J'en conviens. — Trouvez-vous le même caractere de phy-

(1) Socrate, qui avoit été sculpteur dans sa jeunesse, ne peut être soupçonné d'avoir parlé des arts sans s'y connoître.

ſionomie dans ceux qui prennent part au bonheur au malheur de leurs amis, & dans ceux qui n'en sont pas touchés ? — Non aſsurément. Dans le bonheur de nos amis, la joie ſe peint ſur notre viſage ; & la triſteſse, dans leur infortune. — Voilà donc encore des paſſions qu'on peut repréſenter. La noble fierté, l'orgueil, l'humilité, la modeſtie, la prudence, la ruſticité, la pétulance, la baſseſse, tout cela ſe fait remarquer ſur le viſage & dans le geſte ; tout cela ſe reconnoît dans l'action & même dans le repos. — Vous avez raiſon. — Nouveaux ca-

---

On doit donc inférer de ſa converſation avec Parrhaſius que, de ſon temps, les peintres & les ſculpteurs ne s'étoient pas encore appliqués à exprimer dans leurs

racteres que l'art peut exprimer. — Je l'avoue. — Et qui croyez-vous qu'on aime le plus à voir ? Sont-ce les hommes qui se font remarquer par un caractere doux, heureux, aimable, ou ceux qui n'offrent que des inclinations haïssables, méchantes & honteuses ? — Il y a bien de la différence.

XVIII.

Il alloit quelquefois à l'attelier de Cliton le statuaire, & s'entretenoit avec cet artiste. Je vois bien, lui dit-il un jour, que vous ne représentez pas de la même maniere l'athlete qui dispute le prix à la course,

ouvrages les passions de l'ame ; & l'on peut soupçonner que les Grecs furent redevables de cette belle partie de l'art aux entretiens de notre sage avec les artistes.

& celui qui s'exerce à la lutte, au pancrace, ou au pugilat. Mais le caractere de vie que j'admire dans vos ſtatues, ce caractere qui charme ſur-tout les ſpectateurs, comment parvenez-vous à l'exprimer ?

Comme Cliton héſitoit & tardoit à répondre : Je vois ce que c'eſt, continua Socrate ; vous conformez votre ouvrage à ce que vous offrent vos modeles vivants, & c'eſt par cette juſteſse d'imitation qu'il paroît vivre comme eux. — Voilà tout mon ſecret. — Nos mouvements font élever certaines parties tandis que d'autres s'abaiſsent ; ils forcent certains muſcles à fléchir, à ſe gonfler, tandis que leurs antagoniſtes s'étendent : c'eſt en exprimant ces effets que vous donnez à l'ouvrage

de l'art la ressemblance de la vérité. — C'est cela même. — Cette imitation si précise de l'action des corps & de leurs divers mouvements ne fait pas peu de plaisir aux spectateurs. — C'est la source des effets de l'art. — Il faut donc exprimer la menace dans les yeux des combattants, & la joie dans le regard des vainqueurs. — C'est le devoir du statuaire. — Il est donc aussi de son devoir d'exprimer par les formes tous les mouvements de l'ame.

XIX.

UN jour il entra dans la boutique de l'armurier Pistias, qui lui montra des cuirasses très bien faites. Voilà, dit-il, une excellente invention, mon cher Pistias : avec cette armure, les parties qui ont besoin

d'être défendues se trouvent
vertes, & les bras conservent
leur liberté. Mais, dites-moi, p
quoi vendez-vous vos cuirasses
cher que les autres armuriers,
qu'elles ne soient ni plus fort
plus magnifiques ? — C'est q
miennes sont mieux propor
nées. — Est-ce par le poids, e
par la mesure que vous juge
cette proportion ? Si vous v
que vos cuirasses puissent se
je pense que vous ne les faite
toutes semblables. — Non as
ment. Si elles étoient toutes
les mêmes proportions, elle
pourroient servir à tout le m
— Mais il y a des corps bien
portionnés, & d'autres qui le
fort mal. — Cela est vrai. — C

ment donc faites-vous pour que vos cuirafses aillent bien à des corps mal proportionnés & qu'elles foient d'une belle proportion ? — Elles ont la meilleure proportion qu'elles doivent avoir, précisément parce-qu'elles leur vont bien.

Je vous entends : vous ne confidérez pas ici la beauté de la proportion en elle-même, mais par rapport à fon utilité. Ainfi vous direz qu'un bouclier eft bien proportionné, s'il eft commode à celui qui doit s'en fervir : on en peut dire autant d'un manteau ou d'autres chofes femblables. Il y a peut-être dans cette convenance un autre avantage qui n'eft pas à méprifer. — Ne refufez pas de me l'apprendre. — C'eft qu'une armure qui va bien à celui

qui la porte le fatigue moins de son poids, sans être en effet plus légere que celle qui ne lui va pas bien. Celle-ci est incommode & difficile à porter, ou parcequ'elle ne s'ajuste pas bien à la forme des épaules, ou parcequ'elle presse fortement quelque partie du corps. L'autre se partage avec un juste équilibre sur les elavicules, sur les épaules, sur le dos, sur la poitrine, sur l'estomac: on diroit que ce n'est pas un fardeau étranger, mais un appendice du corps. — Et voilà pourquoi je mets un grand prix à mes ouvrages. Je sais que bien des gens aiment mieux acheter des cuirasses bien peintes, bien dorées. — Si elles ne s'ajustent pas à leur corps, je trouve que c'est acheter une incommodité

couverte d'ornements & de dorure.

Mais comme on n'eſt pas toujours immobile, que tantôt on ſe courbe, tantôt on ſe redreſse, comment des cuiraſses trop juſtes peuvent-elles ſe prêter aux mouvements ? — Elles ne le peuvent pas. — Vous dites donc que des cuiraſses qui vont bien au corps ne sont pas celles qui le preſsent pour en montrer toutes les formes, mais celles qui ne font de mal dans aucune attitude du corps ? — C'eſt vous-même qui le dites, & vous ſavez à préſent tout le fin de mon métier.

XX. *

Il y avoit à Athenes une fort belle femme nommée Théodote,

(*) En liſant cet entretien de Socrate avec une courtiſane, il faut ſe rappeller

qui n'étoit pas de l'humeur la plus sévere. Quelqu'un parloit d'elle chez Socrate, & soutenoit qu'il n'y avoit pas de paroles capables d'exprimer sa beauté. Il ajouta que les peintres la prenoient pour modele, & qu'elle ne leur faisoit pas un secret de ses charmes.

---

que sa méthode étoit de tirer des exemples des premieres conditions & des professions les plus méprisées, pour prouver qu'on ne peut se faire aimer des autres que par le bien qu'on leur fait. D'ailleurs, dans le temps de Socrate, dans ce siecle de corruption où les courtisanes tenoient un rang dans l'état, il n'étoit pas indigne du moraliste de leur apprendre les vertus qui leur restoient encore à pratiquer après avoir abjuré celle de leur sexe. Ainsi Socrate, en feignant de louer Théodote, lui fait entendre ce qu'elle doit faire : partager le

Il faut aller la voir, dit Socrate : car s'il n'y a pas de paroles qui puissent exprimer sa beauté, vous ne nous en donnerez qu'une idée fort imparfaite ; & nous perdrons notre temps à vous entendre. — Allons-y dans l'instant, dit celui qui avoit parlé le premier, nous vous suivrons.

---

malheur & la joie de ses amants, les visiter, les soulager dans leurs maladies, payer, dans l'occasion, leurs bienfaits de retour, n'exiger d'eux que ce qu'ils peuvent donner aisément. Lors même qu'il semble lui donner des leçons de coquetterie, il prouve qu'il n'y a point de plaisirs sans la modération. Tout cet entretien semble n'être qu'un badinage, on y trouve même ce ton de plaisanterie railleuse que les François de notre siecle se sont avisés d'appeller du persifflage : mais sous cette écorce légere sont cachées des vérités morales.



Ils y allerent en effet, &
admirer à leur gré tous ſes ch
car, en ce même moment, u
tre en faiſoit ſon étude. Q
eut ceſsé de travailler : Eſ
nous, dit Socrate à ceux q
compagnoient, d'avoir obl
à Théodote qui a déployé
nous les tréſors de ſa beauté
elle qui nous doit de la rec
ſance, parceque nous avon
tout le prix de ſes charmes
a gagné le plus à ſe ſoum
notre admiration, c'eſt à e
voir de la reconnoiſsance :
nous, ſi nous avons gag
qu'elle à ce charmant ſp
Quelqu'un ayant remarqu
parloit juſte : Je conviens,
t-il, qu'elle ne gagne avec n

des éloges ; mais ces éloges, nous les répandrons, & ils ne lui seront pas inutiles. Pour nous, à qui tant d'appas secrets ont été dévoilés, nous n'emporterons que des desirs & des tourments ; & désormais esclaves de Théodote, c'est à nous de reconnoître son empire. A ce compte, repartit la belle courtisane, je vois bien que c'est à moi de vous avoir obligation.

Quand Socrate la vit ensuite superbement parée, quand il vit auprès d'elle sa mere vêtue d'une maniere peu commune, de nombreuses esclaves toutes proprement habillées, & toutes se disputant de beauté, des appartements ornés avec autant de richesse que de goût: Faites-moi une confidence, belle

Théodote, lui dit-il ; auriez
des terres ? — Je n'en ai aucu
Vous avez donc quelque m
d'un bon revenu ? — Pas d
tage. — Ah ! j'entends ; vous
des esclaves habiles dont le t
vous rapporte beaucoup. — J
ai pas un. — Mais comment
pouvez-vous suffire à vos dép
— Si je me fais un ami, il t
son plaisir à m'obliger, & j
pas d'autre revenu. — Vos am
vos richesses ! c'est la plus b
toutes, & bien préférable au
riches troupeaux. Mais vous
donnez-vous à la fortune ? A
dez-vous que les amis volent a
de vous comme des essaim
beilles, ou n'employez-vo
quelque artifice pour les attir

Eh ! comment voulez-vous que j'invente des artifices ? — Bien plus aisément qu'une foible araignée. Vous voyez comme elle se procure une subsistance asurée : elle tisse une toile subtile ; les mouches y tombent & deviennent sa proie. — Vous me conseillez donc aussi de tendre des filets pour prendre des amis ?

Il ne faut pas croire, répondit Socrate, qu'on doive aller sans art à la chasse des amis, la plus précieuse de toutes les proies. Voyez combien d'adresse on emploie pour chasser aux lievres : cependant les chasseurs ne se promettent qu'une proie de peu de valeur. Ils savent que les lievres paissent pendant la nuit ; ils se procurent des chiens capables de chasser dans les téne-

bres. Les lievres prennent la fuite pendant le jour : on a d'autres chiens qui les ſentent au fumet, & les arrêtent quand ils retournent au gîte. Le lievre court avec une telle rapidité, que l'œil peut à peine le ſuivre : on a des chiens légers qui le gagnent à la courſe. Quelquefois encore il échappe : mais on tend des filets dans les ſentiers ; il y tombe & ſe trouve pris.

Voilà bien des moyens pour prendre des lievres, dit Théodote ; mais je ne vois pas lequel pourroit me ſervir à prendre des amis. — Je sais bien que vous ne les pourſuivrez pas avec des chiens : mais il faudroit trouver quelqu'un d'aſsez adroit pour ſuivre à la piſte & pouſser dans vos filets les richards ſenſibles aux

charmes de la beauté. — Eh! j'ai donc des filets? — Si vous en avez! vos attraits qui ont tant de force pour envelopper votre proie; votre eſprit qui vous inſpire des paroles capables de plaire; des regards faits pour enchanter; cet eſprit, qui vous apprend à recevoir avec tant de douceur ceux qui vous aiment, à repouſser les téméraires trop peu dignes de ſentir le prix de vos beautés, à ne pas reſsentir le bonheur de vos amis moins vivement qu'ils ne l'éprouvent eux-mêmes, à marquer une bienveillance ſans bornes à ceux qui ſe sont livrés à vous tout entiers, à leur accorder de ſi aimables soins dans leurs maladies, à leur rendre viſite, à leur montrer une ſenſibilité qui leur fait oublier

leurs maux pour ne ſentir qu
amour. Je sais qu'auprès de vo
n'éprouve pas moins de tend
que de douceur ; & ſi vous ave
amants illuſtres, ce ne sont pa
lement des paroles enchantere
c'eſt la bonté de votre cœur q
retient dans vos chaînes. —
je n'emploie aucun des artifices
vous parlez.

— Il n'eſt cependant pas i
férent, belle Théodote, de ſa
caractere de celui qu'on veut
quer. Vous ne vous ferez pa
ami, vous ne le retiendrez pa
la force : c'eſt une proie qu'on
& qu'on arrête par les bienfa
le plaiſir. — Ce que vous dit
bien vrai. — Il faut d'abord
contenter de ne demander à

qui vous aiment que ce qu'ils peuvent aisément vous accorder : il ne faut pas négliger de les payer de retour. C'est ainsi qu'ils vous aimeront plus tendrement encore ; c'est ainsi qu'ils vous resteront plus constamment attachés, & qu'ils se plairont davantage à vous faire éprouver de nouveaux bienfaits. Vous savez quel est le plus grand prix qu'ils attendent de leurs soins, & vous n'aurez pas la rigueur de le leur refuser : mais vous voyez que les mets les plus délicieux n'ont aucune saveur quand ils ne la reçoivent pas de l'appétit, & qu'ils inspirent le dégoût quand on est rassasié : est-on pressé de la faim ? les mets les plus simples prennent une saveur exquise. N'offrez donc



tements. — Prêtez-moi donc un philtre dont je puiſse me ſervir pour vous attirer. — Mais je ne veux vraiment pas être attiré près de vous; je prétends bien que vous veniez me chercher vous-même. — J'irai volontiers ſi vous voulez bien me recevoir. — Je vous recevrai, s'il n'y a perſonne auprès de moi que j'aime plus que vous.

XXI.

IL voyoit qu'Epigene, l'un des jeunes gens qui le fréquentoient, avoit fort mauvaiſe grace. Que vous avez l'air commun, lui dit-il, mon cher Epigene! — Un ſimple particulier comme moi n'a pas beſoin de mieux payer de ſa perſonne. — Pas moins que ceux qui combattent dans les jeux olympiques.

Si les Athéniens font la guerre, croirez-vous combattre pour peu de chose, quand vous aurez à disputer votre vie contre les ennemis de l'état ? Dans le danger des armes, les gens qui se négligent comme vous ne sauvent leur vie qu'en se déshonorant, ou la perdent souvent parcequ'ils n'ont pas la force de la défendre. Plusieurs sont faits prisonniers : ils passent misérablement le reste de leurs jours dans la plus dure captivité ; ou, après avoir payé une rançon supérieure à leur fortune, ils finissent par traîner leur vie dans la douleur & dans la plus profonde misere. D'autres, parcequ'ils manquent de vigueur, paroissent lâches & timides, & se perdent de réputation.

Telles sont les punitions attachées à la foiblesse : vous semblent-elles donc méprisables, & croyez-vous pouvoir aisément les supporter ? N'est-il donc pas plus facile & plus doux de se soumettre aux fatigues qu'il faut s'imposer à soi-même pour acquérir de la force ? Pensez-vous qu'une constitution délicate soit meilleure pour la santé qu'une constitution robuste, qu'elle soit plus utile dans tous les événements que l'on peut éprouver ? Méprisez-vous les avantages que procure un bon tempérament ? L'homme bien constitué conserve sa santé, jouit de toute sa force, défend sa vie avec honneur dans les combats, se tire heureusement des périls, prête des secours à ses amis, & rend à l'état

des ſervices ſignalés : on l'aime, il acquiert de la gloire & parvient aux plus grands honneurs : le reſte de ſa vie s'écoule avec plus de douceur ; & la conſidération qu'il s'eſt acquiſe eſt un héritage qui ne sera pas inutile à ſes enfants.

Si l'état n'ordonne pas de faire publiquement les exercices militaires, ce n'eſt pas une raiſon pour les particuliers de les négliger, & ils ne doivent pas s'y appliquer moins aſſidument. Ne parlons plus de la guerre : sachez que, dans aucune circonſtance de la vie, vous n'aurez à vous repentir d'avoir exercé vos forces & votre adreſse. Nous ne faiſons rien qu'à l'aide de notre corps ; il eſt toujours de la plus grande importance qu'il ſoit bien conſ-

Telles sont les punitions attachées à la foiblesse : vous semblent-elles donc méprisables, & croyez-vous pouvoir aisément les supporter ? N'est-il donc pas plus facile & plus doux de se soumettre aux fatigues qu'il faut s'imposer à soi-même pour acquérir de la force ? Pensez-vous qu'une constitution délicate soit meilleure pour la santé qu'une constitution robuste, qu'elle soit plus utile dans tous les événements que l'on peut éprouver ? Méprisez-vous les avantages que procure un bon tempérament ? L'homme bien constitué conserve sa santé, jouit de toute sa force, défend sa vie avec honneur dans les combats, se tire heureusement des périls, prête des secours à ses amis, & rend à l'état

des ſervices ſignalés : on l'aime, il acquiert de la gloire & parvient aux plus grands honneurs : le reſte de ſa vie s'écoule avec plus de douceur ; & la conſidération qu'il s'eſt acquiſe eſt un héritage qui ne sera pas inutile à ſes enfants.

Si l'état n'ordonne pas de faire publiquement les exercices militaires, ce n'eſt pas une raiſon pour les particuliers de les négliger, & ils ne doivent pas s'y appliquer moins aſſidument. Ne parlons plus de la guerre : sachez que, dans aucune circonſtance de la vie, vous n'aurez à vous repentir d'avoir exercé vos forces & votre adreſse. Nous ne faiſons rien qu'à l'aide de notre corps ; il eſt toujours de la plus grande importance qu'il ſoit bien conſ-

titué. Vous croyez peut-être qu'il a peu de part aux fonctions de l'intelligence. Eh! comment se dissimuler que la pensée peche souvent parceque le corps n'est pas bien affecté ? Le défaut de mémoire, la lenteur d'esprit, la paresse, la folie même, sont des suites d'une disposition vicieuse de nos organes, & nous font perdre quelquefois toutes les connoissances que nous avions acquises. Le corps est-il sain ? les organes conservent-ils toute leur vigueur ? on n'a pas à craindre de semblables infirmités. Si tels sont les effets d'un mauvais tempérament, il est certain qu'une santé vigoureuse produit les effets contraires : & que ne fera pas un homme de bon sens pour éviter tant de maux

& se procurer de si grands avantages ?

D'ailleurs n'est-il pas honteux que, par les suites de l'indolence, on arrive à la vieillesse sans savoir jusqu'où l'on auroit pu porter sa force & son adresse ? C'est ce qu'on ne peut connoître sans travail ; car il ne faut pas croire que ces qualités se développent entièrement d'elles-mêmes.

XXII.

QUELQU'UN venoit de faire une politesse sans qu'on lui eût rendu le salut. Socrate le vit fort en colere : Eh quoi ! lui dit-il, si vous aviez rencontré un homme infirme, vous ne vous seriez sûrement pas fâché : vous avez rencontré un homme d'un esprit rustique, & cela vous

tourmente! rien n'eſt plus ridicule.

Un autre ſe plaignoit d'être dégoûté. Je sais, lui dit-il, un bon remede à votre mal. — Eh! quel eſt-il? — C'eſt de manger moins: les mets vous paroîtront plus agréables, vous dépenſerez moins pour votre cuiſine, & vous vous porterez mieux.

Je n'ai chez moi que de l'eau chaude, lui diſoit un troiſieme. — Tant mieux; elle sera toute prête quand vous voudrez vous baigner. — Mais elle eſt trop fraîche pour le bain. — Eſt-ce que vos domeſtiques refuſent de s'en ſervir pour ſe baigner & pour boire? — Non vraiment, & je m'en suis ſouvent étonné. — Quelle eſt l'eau la plus chaude de la vôtre ou de celle du temple

d'Esculape ? — Oh ! c'est celle du temple d'Esculape. — Vous êtes donc plus difficile à contenter que vos gens & que les malades mêmes.

Un certain maître avoit rudement maltraité son valet. Socrate lui en demanda la raison. — Comment ! c'est un gourmand, un paresseux : il n'aime que deux choses, gagner de l'argent & ne rien faire. — Avez-vous examiné quelquefois qui mériteroit le plus d'être châtié de vous ou de votre valet ?

XXIII.

QUELQU'UN étoit effrayé d'avoir à faire le voyage d'Olympie. Eh ! qu'a donc ce chemin qui puisse vous épouvanter ? Ne passez-vous pas le jour presque entier à vous promener dans votre maison ? Que vous

arrivera-t-il de plus ? Vous vous promenerez, & vous vous arrêterez pour dîner : vous vous promenerez encore, & vous vous arrêterez pour ſouper & pour vous repoſer. Ne ſavez-vous donc pas qu'en mettant enſemble les promenades que vous faites en cinq ou ſix jours, on peut aller aiſément d'Athenes à Olympie ? Au reſte, vous ferez mieux de partir un jour plutôt que de différer ; car il eſt déſagréable d'avoir de trop longues journées à faire, & c'eſt un plaiſir de pouvoir perdre un jour en route. Il vaut mieux ſe hâter de partir, que d'être trop preſsé d'arriver.

Je suis fatigué, diſoit un autre, d'une longue route que je viens de faire. — Eſt-ce que vous aviez un

paquet à porter ? — Je ne portois que mon manteau. — Étiez-vous seul, ou aviez-vous un valet avec vous ? — J'en avois un. — Portoit-il quelque chose ? — Il portoit mes hardes & mon bagage. — Et comment s'est-il tiré d'affaire ? — Je crois qu'il s'en est tiré mieux que moi. — Et si vous aviez eu son fardeau à porter, comment vous seriez-vous trouvé ? — Fort mal assurément, ou plutôt je n'aurois pu le porter. — Comment donc ! votre valet résiste mieux à la fatigue que vous qui devriez être un homme exercé !

XXIV.

QUAND ses amis venoient souper chez lui, les uns apportoient peu & les autres beaucoup. Il or-

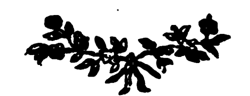
conversation. Il prit du pain, mais sans cesser de manger beaucoup de viande. Cela ne put échapper à Socrate. Regardez ce jeune homme, dit-il, vous qui êtes auprès de lui; se sert-il de son pain pour manger sa viande, ou de sa viande pour manger son pain?

Il remarqua aussi qu'un des convives, à chaque bouchée de pain, prenoit un morceau des différents plats. Y a-t-il un mets plus cher, dit-il alors, & en même temps plus mauvais, que celui d'un homme qui met à la fois dans sa bouche de tous les mets, & qui ne fait, de tant de sauces si différentes, qu'un seul assaisonnement? Il compose un plat beaucoup plus cher que ne feroient les cuisiniers, puisqu'il mêle plus de

choſes enſemble. Les cuiſiniers ne ſe permettent pas cette confuſion, parcequ'ils ne croient pas que ces différentes ſubſtances s'accordent entre elles ; &, s'ils ont raiſon, un ſemblable mélange n'eſt-il pas une faute qui tend à renverſer leur art ? N'eſt-il pas ridicule de chercher des cuiſiniers qui sachent bien leur métier, de n'y entendre rien soi-même, & de détruire ce qu'ils ont fait ? Une telle habitude, d'ailleurs, n'eſt pas ſans inconvénient. Vient-on à manquer d'une multiplicité de mets ? on ſe croit dans la diſette ; on regrette cette abondance dont on s'eſt fait une habitude. Quand on s'eſt accoutumé à un ſeul plat, on ne regrette pas les bonnes tables, &

l'on ſe voit ſans peine réduit à ſo
petit ordinaire.

Il diſoit que les Athéniens expr
moient l'action de manger par u
mot qui ſignifie à-peu-près fai
bonne chere. Pour que la chere ſo
bonne, ajoutoit-il, il faut qu'el
ne nuiſe ni au corps ni à l'eſprit,
qu'on puiſse ſe la procurer ſans tro
de peine : en un mot, pour fai
véritablement bonne chere, il fa
ſe nourrir avec modération.



LIVRE IV.

I.

En toute occaſion Socrate ſe rendoit utile; aucune maniere de l'être ne lui étoit étrangere. Rien n'étoit plus avantageux que d'être admis à ſa ſociété : par-tout on ſe trouvoit bien de l'avoir avec soi; toujours on gagnoit à l'entendre. Il ne faut que la plus foible attention, que l'intelligence la plus commune, pour reconnoître cette vérité. On peut même aſsurer qu'il n'étoit pas inutile, quand on avoit été jugé digne de ſa familiarité, quand on en ſentoit tout le prix, de penſer à lui dans ſon abſence.

Il n'inſtruiſoit pas moins par ſon badinage que par les plus ſérieuſes de ſes leçons : par exemple, il lui arrivoit ſouvent de dire qu'il étoit amoureux ; mais il faiſoit ſentir aſſez clairement qu'incapable d'être follement séduit par les vains avantages de la beauté, il ne ſe laiſsoit entraîner que vers une ame née pour la vertu.

Il regardoit dans les jeunes gens comme un indice des plus heureuſes diſpoſitions de l'eſprit, une conception facile, une mémoire sûre, une application conſtante à toutes les connoiſsances néceſsaires pour bien régler une maiſon, pour bien gouverner un état, pour tirer un bon parti des hommes & des circonſtances. Par une ſemblable éduca-

tion, disoit-il, on ne prépare pas seulement son bonheur & la splendeur de sa maison; on peut contribuer encore à la prospérité de ses concitoyens & de sa patrie.

II.

Il avoit une maniere différente de traiter avec les différens caracteres. Rencontroit-il de ces jeunes gens qui, fiers des avantages qu'ils croient avoir reçus de la nature, méprisent toute instruction : il leur prouvoit que les naturels qui semblent les plus heureux ont le plus besoin d'être cultivés. Les chevaux généreux, disoit-il, nés vifs, impétueux, deviennent excellens, & rendent de grands services, s'ils ont été dressés dans leur jeunesse : a-t-on négligé de les domter? ce sont

les plus rétifs & les plus méchants de tous. Un chien de bonne race, qui aime la fatigue, qui s'élance à la pourſuite des animaux, deviendra ſans doute un excellent chien de chaſſe ſi l'on a soin de l'inſtruire : qu'on l'abandonne à la nature, c'eſt un animal ſtupide, obſtiné, furieux.

Ainſi les hommes nés avec l'âme la plus fiere, la plus énergique, avec le plus d'ardeur pour tout ce qu'ils entreprennent, ſe diſtingueront par leurs vertus, par leurs belles actions, par les ſervices qu'ils rendront à l'humanité, s'ils ont reçu de l'éducation la connoiſſance de leurs devoirs : mais s'ils ont été négligés, s'ils sont reſtés dans l'ignorance, ils seront les plus méchants, les

plus nuiſibles de tous les hommes. N'ayant pas appris à diſtinguer ce qu'ils doivent faire, ils ſe jetteront dans de coupables projets : violents, impérieux, on ne pourra ni les arrêter, ni les contenir ; & bientôt ils auront accumulé les maux & les crimes.

Quand il voyoit de ces gens qui mettent toute leur confiance dans leurs richeſses, qui penſent que l'éducation seroit inutile à des hommes comme eux, & que leur fortune leur ſuffit pour ſe faire reſpecter & pour ſatisfaire tous leurs deſirs, il ſavoit les ramener à la raiſon. C'eſt une folie, leur diſoit-il, de croire que, ſans inſtruction, on puiſse diſtinguer les actions utiles de celles qui sont funeſtes : ce n'en

eſt pas une moins grande de ne ſâvoir pas même faire cette diſtinction, & de ſe croire capable de quelque choſe d'utile parcequ'on eſt aſsez riche pour acheter tout ce qu'on veut : c'eſt une ſottiſe d'être incapable de rien d'utile, & de croire qu'on eſt heureux, qu'on a tout ce qu'il faut pour bien vivre, pour vivre avec honneur : c'eſt encore une ſottiſe de penſer qu'avec des richeſses & une honteuſe ignorance on paſsera pour un homme de mérite : c'en eſt une enfin de ſuppoſer que, ſans mérite, on ſe fera conſidérer.

III.

Il eſt temps de raconter comment il ſe comportoit avec ceux qui croyoient avoir reçu une excellente

éducation, qui se flattoient d'être bien avancés dans le chemin de la vertu, & qui tiroient vanité de leurs vastes connoissances.

Il savoit que le bel Euthydeme, pour avoir rassemblé un grand nombre d'ouvrages des poëtes & des sophistes les plus renommés, croyoit l'avoir emporté déja par ses lumieres sur tous ses égaux, & n'avoir de rivaux à craindre ni dans l'éloquence, ni dans la science du gouvernement. Comme son âge ne lui permettoit pas de se trouver à l'assemblée du peuple, il s'asseyoit, pour s'instruire des affaires, dans la boutique d'un éperonnier qui étoit voisine de la place. Socrate s'y rendit avec plusieurs de ses amis.

On sait que du temps de Thé-

mistocle tous les vœux & tous les suffrages se réunissoient en sa faveur, quand les conjonctures exigeoient un homme du mérite le plus rare. Quelqu'un s'avisa précisément de demander si ce grand homme avoit reçu les instructions de quelque sage, ou s'il n'avoit eu besoin que de ses talents naturels pour s'élever au-dessus de tous ses concitoyens.

Socrate vouloit piquer Euthydeme : Il faudroit, répondit-il, être bien simple pour croire qu'on ne peut apprendre les métiers les plus vils sans avoir reçu les leçons d'un bon maître, & qu'on peut de soi-même se rendre habile dans le plus important de tous les métiers, l'art de commander aux hommes.

IV.

UNE autre fois Euthydeme, craignant d'être regardé comme un admirateur des connoiſsances de Socrate, évitoit de prendre place auprès de lui. Socrate s'en apperçut : On sait, dit-il, les études que fait Euthydeme, & l'on peut bien juger que, dès qu'il sera en âge, il ne manquera pas de donner ſon avis ſur les affaires qui seront proposées à l'aſsemblée du peuple. Au soin qu'il prend de ne paroître rien apprendre de perſonne, je préſume qu'il a déja un bon exorde tout prêt pour les diſcours qu'il compte adreſſer alors au public. Voici sûrement quelle sera la premiere phraſe de ſa harangue. Perſonne, ô Athéniens, ne peut ſe vanter de m'avoir rien

appris. Si j'ai par haſard entendu parler de quelques hommes qui ſe diſtinguaſſent par le talent de la parole ou par leurs connoiſſances dans les affaires d'état, je n'ai jamais recherché leur ſociété, & je ne crains pas qu'on me reproche d'avoir pris aucun maître parmi les citoyens les plus éclairés. C'eſt peu d'avoir évité de recevoir des leçons ; je n'ai pas voulu qu'on pût me ſoupçonner d'en avoir pris. Je vais cependant vous donner un avis, tel que le haſard pourra me le ſuggérer.

Un ſemblable exorde ne conviendroit pas mal non plus à un homme qui ſe préſenteroit pour exercer la médecine. Je me figure lui entendre commencer ainſi ſon diſcours : Athéniens, je n'ai jamais appris la

nédecine de perſonne ; jamais je
ı'ai cherché à trouver un médecin
jui m'en donnât les principes. J'ai
ıon ſeulement évité de rien appren-
lre des médecins ; je n'ai pas voulu
nême qu'on pût croire que j'euſse
ıppris la médecine. Je vous prie ce-
›endant de vouloir bien m'accor-
ler votre confiance ; car je tâcherai
le m'inſtruire en faiſant ſur vous
les eſsais.

Tout le monde rit beaucoup de
:et exorde.

V.

ENFIN Euthydeme parut prêter
juelque attention aux entretiens de
ocrate : mais il évitoit de parler
ui-même, perſuadé que ſon ſilence
›aſseroit pour de la modeſtie. So-
:rate vouloit lui ôter cette idée : Il

eſt étonnant, dit-il, que ceux qui cherchent à ſe rendre capables de jouer du luth, ou de la flûte, ou de monter à cheval, ou d'exercer quelqu'autre talent, ne tâchent pas de ſe procurer uniquement par leur travail toute l'habileté qu'ils veulent acquérir : on les voit chercher les meilleurs maîtres, faire tout ce que ces maîtres leur preſcrivent, s'armer de patience pour ne s'écarter en rien de leurs principes, comme s'ils n'avoient pas d'autres moyens de ſe rendre habiles ; tandis que ceux qui ſe propoſent de devenir de grands orateurs, de grands hommes d'état, croient pouvoir d'eux-mêmes, ſans préparation, ſans étude, acquérir tout-à-coup un grand talent. Il ſemble cependant que cette

carriere est bien plus difficile que l'autre; qu'elle exige des études d'autant plus profondes, des travaux d'autant plus opiniâtres, qu'on y rencontre bien plus de rivaux, & que les succès y sont bien plus rares.

VI.

TELS étoient d'abord les discours que Socrate tenoit devant Euthydeme. Quand il s'apperçut que ce jeune homme étoit plus disposé à l'entendre & plus attentif à l'écouter, il retourna seul à la même boutique, & Euthydeme prit place auprès de lui (1).

---

(1) Tout l'entretien suivant est pointilleux, sophistique, insidieux, parcequ'en ce moment Socrate ne cherchoit qu'à guérir Euthydeme de sa vanité, & à lui faire

Eſt-il vrai, lui dit Socrate, que vous ayez raſsemblé un grand nombre d'ouvrages des écrivains qui ſe sont fait une réputation de ſageſse ? — Cela eſt vrai, Socrate ; j'en raſſemble encore tous les jours, & j'ai deſsein d'en réunir le plus grand nombre qu'il me sera poſſible. — Je vois avec plaiſir que vous préférez à des tréſors d'or & d'argent les tréſors de la ſageſse. C'eſt que vous ſavez bien que l'argent & l'or ne peuvent rendre les hommes meilleurs, & que les pensées des ſages procurent à ceux qui les poſsedent les richeſses de la vertu.

ſentir qu'il n'avoit pas même les premiers principes des connoiſsances les plus ſimples & les plus néceſsaires : mais quand il

La joie couloit avec ces paroles dans le cœür d'Euthydeme, persuadé qu'aux yeux de Socrate il avoit pris le meilleur moyen de parvenir à la sagesse.

Socrate vit bien que le jeune homme prenoit plaisir à la louange. Dites-moi, reprit-il, quelles sont les vues que vous vous êtes proposées en rassemblant tant de livres ? Comme Euthydeme se taisoit, rêvant à la réponse qu'il devoit faire, Socrate reprit la parole.

Voulez-vous, lui dit-il, devenir médecin ? car les médecins ont beaucoup écrit. — Non, en vérité. —

---

eut domté l'orgueil de ce jeune homme, il mit, dit Xénophon, la plus grande simplicité dans les leçons qu'il lui donnoit.

Quoi donc ? architecte ? car cet art exige un eſprit cultivé. — Ce n'eſt pas là mon deſsein. — Ah ! j'entends; vous voulez devenir un grand géometre comme Théodore ? — Non, mes vues ne ſe tournent pas du côté de la géométrie. — C'eſt donc du côté de l'aſtronomie ? — Pas davantage. — Eſt-ce que vous voudriez faire votre état de déclamer des vers ? car on dit que vous avez toutes les œuvres d'Homere. — Je n'ai garde. Je sais trop que les gens de cette profeſſion ſavent à merveille les vers qu'ils récitent, & n'en sont pas moins les plus ſtupides des hommes. — Vous recherchez peut-être cette ſcience qui rend les hommes capables de gouverner les maiſons & les états, de commander

aux autres, de leur être utiles, de l'être à eux-mêmes ? — Oui, Socrate, c'eſt cette ſcience que je recherche avec ardeur ; c'eſt elle qui m'eſt néceſsaire.

Par Jupiter ! s'écria Socrate, vous recherchez la plus belle des ſciences, le premier des talents : on l'appelle l'art des rois, parcequ'il leur eſt en effet néceſsaire. Mais avez-vous bien examiné s'il eſt poſſible de n'être pas juſte & d'exercer ce grand art ? — Cela eſt impoſſible : ſans la juſtice, il n'eſt pas de bons citoyens. — Vous avez donc travaillé à être juſte ? — Je ne crois pas, Socrate, que perſonne paſse pour plus juſte que moi. — Et les hommes juſtes n'ont-ils pas leurs fonctions comme les ouvriers ont les leurs ? — Ils en

ont sans doute.—Et comme les ouvriers peuvent montrer leur chefs-d'œuvre, les hommes justes peuvent-ils exposer aussi leurs ouvrages ? — Comment ! je ne pourrois pas indiquer les œuvres de la justice ! Hélas ! je n'indiquerois que trop bien aussi celles de l'iniquité. Elles se montrent chaque jour en grand nombre à nos yeux ; chaque jour elles frappent nos oreilles. — Eh bien, voulez-vous que nous écrivions ici un D, & là un A (1) ? Ce qui nous paroîtra l'œuvre de la justice nous le placerons sous le D, & nous mettrons sous l'A ce qui nous

(1) Le D est la premiere lettre du mot grec *dicaiosynè*, la justice ; & l'A la premiere lettre du mot *adikia*, l'iniquité.

paroîtra l'œuvre de l'iniquité. — Je le veux bien, ſi cela vous ſemble néceſsaire.

Socrate écrivit ces deux marques. Ne trouve-t-on pas, reprit-il, le menſonge parmi les hommes? — On ne le trouve que trop. — Où le placerons-nous? — Sous la marque de l'injuſtice apparemment. - Les hommes ne trompent-ils pas? — Trop ſouvent. — Où placerons-nous la tromperie? — Encore sous l'injuſtice. — Et l'action de nuire aux autres? — De même. — Celle de réduire quelqu'un en ſervitude? — Toujours de même. — Nous ne placerons donc rien de tout cela du côté de la juſtice? — Cela seroit aſsez étrange.

— Suppoſons donc à préſent

qu'un général réduiſe en ſervitude une nation injuſte & ennemie : dirons-nous qu'il fait une injuſtice ? — Non vraiment. — Nous dirons donc que ce qu'il fait eſt juſte ? — Sans doute. — Et s'il trompe les ennemis ? — Cela eſt encore juſte. — Mais s'il les pille, s'il enleve leurs biens ? — Il ne fait rien que de juſte. Je croyois que les queſtions que vous me faiſiez ne regardoient que nos amis. — Ainſi tout ce que nous avions attribué à l'iniquité, il faudra donc à préſent l'attribuer à la juſtice ? — Je le penſe. — Mettons donc toutes ces actions à la place que vous leur marquez. Voulez-vous à préſent que nous poſions pour principe qu'elles deviennent juſtes contre des ennemis, mais qu'il

seroit injuste de se les permettre avec des amis; qu'on ne peut, avec ceux-ci, mettre trop de droiture, trop de simplicité dans sa conduite? — Nous sommes d'accord.

Et si un général, reprit Socrate, voit le courage de ses soldats abattu ; s'il leur fait accroire qu'il lui arrive du secours, & qu'il rassure par ce mensonge leurs esprits intimidés; sous quelle marque placerons-nous cette tromperie? — Sous celle de la justice, à ce que je crois. — Un enfant a besoin d'une médecine & ne veut pas la prendre; son pere la lui mêle avec ses aliments, &, par cette ruse, il lui rend la santé : où mettrons-nous cette supercherie? — A la même place que la premiere. — Mon ami est plongé

dans une noire mélancolie; je cra
qu'il n'attente ſur ſes jours, je
dérobe ſon épée, toutes ſes arm
où ce vol doit-il être placé? —
n'y a pas à héſiter; sous la ligne
la juſtice. — Vous ne prétenc
donc plus à préſent qu'on ſoit ol
gé à la plus grande ſimplicité, à
plus grande droiture avec ſes am
— Non vraiment; je ceſse de le p
tendre, & je rétracte s'il le faut t
ce que j'ai dit. — Cela vaut be
coup mieux que de persévérer d
l'erreur.

Mais, continua Socrate, il
encore un point qu'il faut exa
ner. Je ſuppoſe deux hommes
emploient avec leurs amis des
percheries nuiſibles : mais l'u
deſsein de tromper, l'autre ne s

ce qu'il fait : lequel des deux est le plus injuste ? — Je l'avouerai, Socrate ; j'ai perdu toute confiance dans les réponses que je puis faire. Les choses que nous avons examinées me paroissent toutes différentes de ce que je les croyois d'abord. Il me semble cependant que le plus injuste est celui qui a la volonté de tromper. — Pensez-vous que la justice soit une science qui ait ses principes, & qu'on puisse l'apprendre comme on apprend à écrire ? — Je le pense. — Et quel est celui qui sait le mieux écrire, à votre avis ? est-ce celui qui écrit mal de dessein prémédité, ou celui qui n'écrit pas bien parcequ'il ne sait pas écrire mieux ? — C'est celui qui écrit mal à dessein ; car il pourra bien

écrire quand il le voudra. — Ainſi celui qui écrit mal parcequ'il le veut bien, sait écrire ; celui qui n'écrit pas bien malgré lui ne le sait pas ? — Aſsurément. — Quel eſt donc celui qui connoît la juſtice ? eſt-ce celui qui ment & trompe parcequ'il le veut bien, ou celui qui trompe & ment ſans le vouloir ? — C'eſt le premier. — Vous dites donc que celui qui sait écrire eſt plus ſavant dans les lettres que celui qui ne le sait pas ? — Il eſt vrai. — Et que celui qui connoît mieux les devoirs de la juſtice eſt plus juſte que celui qui ne les connoît pas ? — Je le crois ; où plutôt je n'entends plus rien aux réponſes que je fais.

Mais, mon cher Euthydeme, ſi quelqu'un vouloit dire la vérité &

qu'il ne parlât jamais de la même maniere ſur les mêmes choſes ; s'il diſoit du même chemin tantôt qu'il conduit à l'orient & tantôt à l'occident ; & qu'en rendant le même compte, il trouvât tantôt plus & tantôt moins ; que diriez-vous d'un tel homme ? — Je serois bien obligé de dire qu'il ne sait pas ce qu'il prétendoit ſavoir.

Ne connoiſsez-vous pas, lui demanda Socrate, une eſpece de gens qu'on appelle eſprits ſerviles ? — Aſsurément. — Et c'eſt à cauſe de leur ignorance qu'on leur donne ce nom : mais eſt-ce parcequ'ils ignorent l'art de travailler le cuivre ? — Non, ſans doute. — Eſt-ce parcequ'ils ne ſavent pas le métier de maçons ? — Pas davantage. — Se-

roit-ce parcequ'ils ne ſavent pas faire des ſouliers ? — Non vraiment, c'eſt bien tout le contraire ; car ordinairement ceux qui ſavent le mieux ces métiers sont d'une condition ſervile. — On donne donc ce nom injurieux à ceux qui ignorent ce que c'eſt que le beau, le juſte, l'honnête ? — C'eſt ce que je crois. — Jeune homme, faites donc vos efforts pour n'être pas compté parmi les eſprits ſerviles.

VII.

EN vérité, Socrate, dit triſtement Euthydeme, je me croyois bien avancé dans la philoſophie, & je ne doutois pas qu'elle ne dût m'apprendre tout ce qui convient à un homme qui tend à la vertu. Figurez-vous quelle eſt à préſent ma

douleur en voyant que, pour fruit de tant de peines, je ne puis pas même répondre aux queſtions qu'on me fait ſur ce qu'il eſt le plus important de ſavoir, & que je ne connois plus aucune route qui puiſſe me conduire à devenir meilleur.

Dites-moi, mon cher Euthydeme, avez-vous été quelquefois à Delphes? — J'y ai été deux fois. — Avez-vous pris garde à cette inſcription qui ſe lit ſur la façade du temple : CONNOIS-TOI TOI-MÊME? — J'y ai fait attention. — Avez-vous mépriſé cet avis, ou vous êtes-vous bien examiné vous-même pour chercher à vous connoître? — Non en vérité. C'eſt une connoiſſance que je croyois poſſéder parfaitement, puiſque ſans elle

on n'en peut acquérir aucune autre.

Eh! reprit Socrate, qu'appellez-vous ſe connoître? Croyez-vous qu'il ſuffiſe pour cela de ſavoir ſon nom? ou ne faut-il pas imiter celui qui ſe connoît en chevaux? Il ne ſe flatte pas de bien connoître un cheval, ſans avoir examiné s'il eſt docile ou rétif, foible ou vigoureux, lent ou vif à la courſe; ſans s'être en un mot bien aſsuré de toutes les qualités qui peuvent en faire un bon ou un mauvais cheval. De même celui qui veut ſe connoître ne doit-il pas s'examiner ſur toutes les facultés néceſsaires à l'homme pour remplir ſes devoirs? — Il me ſemble que ne pas connoître ſes facultés, c'eſt en effet ne ſe pas connoître. — Il eſt certain auſſi qu'on trouve dans

cette connoiſsance bien des avantages dont on ne peut jouir quand on ſe ment à soi-même.

Celui qui ſe connoît sait ce qui lui eſt utile, ce que ſes forces peuvent ſupporter, ce qu'elles refuſent. En ne faiſant que ce qu'il eſt capable d'entreprendre, il remplit ſes beſoins & vit heureux : en s'abſtenant de ce qu'il ne sait pas faire, il évite les fautes, & n'a pas la honte d'avoir mal fait : il eſt en état de mettre les autres hommes à leur juſte valeur, & de les employer utilement pour ſon propre avantage : par leur ſecours il ſe procure de grands biens, il s'épargne de grands maux. Mais celui qui ne ſe connoît pas & qui s'abuſe ſur ſes facultés, ne sait pas mieux juger les autres

hommes qu'il ne se juge lui-même; il ne s'entend pas mieux aux affaires; il ne sait ni ce qu'il lui faut, ni ce qu'il fait, ni ce qui peut lui être utile : il se trompe en tout, perd de grands avantages, & tombe dans de funestes inconvénients.

Celui qui sait bien ce qu'il fait réussit dans toutes ses entreprises, parvient aux honneurs, s'éleve à la gloire. Les hommes qui lui ressemblent aiment à l'employer. Dans les revers, on s'empresse à recevoir ses conseils, on se livre sans réserve entre ses mains, on ne fonde que sur lui l'espérance de toute sa félicité, on le récompense par un attachement sans bornes.

Examinez à présent celui qui ne sait ce qu'il fait. Il est incapable de

prendre un parti ; il voit échouer tous ſes projets ; il eſt puni par les malheurs qu'il s'eſt attirés : on le mépriſe, on en fait ſon jouet, il traîne ſes jours dans l'opprobre.

On peut en dire autant des états qui ne connoiſsent pas leurs forces : ils oſent attaquer des voiſins plus puiſsants, & finiſsent par être renversés ou par tomber dans la ſervitude.

VIII.

SOYEZ perſuadé, dit Euthydeme, que je sens bien tout le prix de la connoiſsance de soi-même. Mais daignez m'apprendre par où l'on doit commencer à s'examiner. Je vous donne toute mon attention.

Connoiſsez-vous parfaitement, lui demanda Socrate, quels sont

les véritables biens, les véritables maux? — Par Jupiter! si j'ignorois cela, je me croirois au-dessous du dernier esclave. — Puisque vous le savez si bien, faites-moi le plaisir de me l'apprendre. — Cela n'est pas bien difficile. D'abord je crois que c'est un bien d'être en bonne santé, que c'est un mal d'être malade. Je crois aussi que les boissons, les aliments, les travaux, sont autant de biens quand ils procurent la bonne santé, que ce sont des maux quand ils causent des maladies. — Par conséquent la santé, la maladie, sont elles-mêmes des biens quand elles procurent du bien, sont des maux quand elles font du mal. — Est-ce que la santé produit quelque chose de mal? est-ce que

la maladie peut faire quelque bien? — Sans doute. Parcequ'on eſt en bonne ſanté, on va à la guerre, on y trouve la mort : on s'embarque, & l'on périt. On eſt malade, on reſte chez soi, & l'on eſt ſauvé. — Vous avez raiſon : mais vous voyez d'un autre côté que ceux qui jouiſſent de toute leur vigueur ſe trouvent aux bonnes occaſions; que ceux qui sont dans un état de foibleſse les manquent. — Si la santé, la maladie, sont quelquefois utiles & quelquefois nuiſibles, elles ne sont donc en elles-mêmes ni des biens ni des maux. — A les conſidérer ainſi, vous avez raiſon.

Mais du moins, pourſuivit Euthydeme, on ne peut douter que la ſcience ne ſoit un bien : car de

quelle affaire l'homme inſtruit ne ſe tirera-t-il pas mieux que l'ignorant ? — Comment donc ! n'avez-vous pas entendu parler de Dédale ? ne ſavez-vous pas que ſes talents furent la cauſe de ſes malheurs ; qu'il fut pris par le roi Minos, forcé de le ſervir, privé à la fois de ſa patrie & de la liberté ; que, voulant prendre la fuite, il perdit ſon fils qui l'accompagnoit ; que lui-même ne put ſe ſauver ; & que, tranſporté chez des peuples barbares, il fut encore une fois réduit en eſclavage ? — Je sais bien qu'on raconte cette hiſtoire. — Et n'avez-vous pas appris les infortunes de Palamede ? Ne croit-on pas généralement qu'Ulyſse, jaloux de ſa ſageſse, lui fit donner la mort ? — Je sais encore

cela. — Combien de gens le roi de Perſe n'a-t-il pas fait enlever, ne retient-il pas dans les fers par la ſeule raiſon qu'ils ont des talents !

Vous avouerez du moins, Socrate, que le bonheur eſt un bien. — Oh ! aſsurément ; pourvu qu'on ne le faſse pas conſiſter dans des biens équivoques. — Eh ! qu'y a-t-il d'équivoque dans ce qui fait le bonheur ? — Rien du tout, à moins qu'on ne joigne à l'idée du bonheur la beauté, la force, la richeſse, la gloire, & mille autres choſes ſemblables. — Et comment faire autrement ? Eſt-il poſſible d'être heureux ſans quelques unes de ces choſes-là ? — Eh bien, confondez, j'y conſens, avec le bonheur tous ces avan-

tages si souvent funestes. Combien de fois la beauté n'a-t-elle pas été la cause de la corruption ! Que de gens sont tombés dans le malheur pour avoir formé de grands desseins parcequ'ils avoient une grande force ! Combien d'autres, amollis par les richesses, sont tombés dans les embûches qu'elles leur avoient fait dresser ! Que d'hommes illustres ont trouvé leur perte dans l'éclat de leur gloire & dans la puissance qu'elle leur avoit procurée ! — Si j'ai tort de louer même le bonheur, j'avoue que je ne sais plus ce qu'il faut demander aux dieux.

C'est peut-être, mon cher Euthydeme, que vous n'avez pas assez bien considéré les choses, parceque vous vous croyiez trop savant. En-

ſin, puiſque vous vous diſpoſez à entrer dans l'adminiſtration d'un état démocratique, vous ſavez ſans doute ce que c'eſt que le gouvernement populaire que nous appellons démocratie. — Je le sais fort bien. — Croyez-vous qu'il ſoit poſſible de connoître la démocratie ſans connoître le peuple ? — Je suis loin de le croire. — Eh bien ! qu'eſt-ce que vous appellez le peuple ? — Les plus pauvres citoyens. — Vous ſavez donc ce que c'eſt que les pauvres ? — Comment l'ignorer ? — Et ce que c'eſt que les riches ? — Tout auſſi bien. — Qui sont ceux que vous appellez pauvres & ceux que vous appellez riches ? — J'appelle pauvres ceux qui n'ont pas le néceſsaire ; & riches, ceux qui ont

plus que le nécefsaire. — N'avez-vous pas remarqué que certaines gens, avec peu de chofe, font encore des épargnes; & que d'autres, avec de grands biens, n'ont pas même le nécefsaire? — Cela eft certain, & vous avez raifon de me le rappeller. Je sais même des fouverains qui vivent dans la plus grande détrefse, & que la mifere force à commettre des injuftices. — Voilà donc des fouverains qu'il faudra placer, fuivant vous, dans la clafse du peuple; & les gens qui ont peu de fortune & qui la favent bien économifer seront comptés parmi les riches. — Il vaut autant que j'en convienne, car je ne trouve rien à vous répondre, & je m'apperçois que je ferai mieux de me taire. Je

crains bien d'être forcé d'avouer que je ne sais rien.

Il ſe retira tout hors de lui, ſe mépriſant lui-même, & ne ſe regardant plus que comme un eſclave. La plupart des jeunes gens dont Socrate confondoit ainſi l'orgueil ne revenoient plus le voir, & il trouvoit que cette mauvaiſe honte mettoit le comble à leur ſottiſe. Euthydeme ne ſuivit pas leur exemple. Il comprit qu'il ne pourroit acquérir des talents que dans la fréquentation de Socrate. Il ne le quittoit pas qu'il n'y fût forcé par des affaires indiſpenſables : il l'imitoit même à quelques égards. Socrate remarquoit avec plaiſir les bonnes diſpoſitions de ce jeune homme, & ne ſe permettoit plus de lui tenir des diſ-

cours capables de le rebuter : il se contentoit de lui donner, dans la forme la plus simple & avec beaucoup de clarté, les connoissances qu'il lui croyoit nécessaires, & de lui indiquer les études auxquelles il devoit s'appliquer.

IX.

Il ne cherchoit pas à rendre les jeunes gens qui le fréquentoient éloquents, habiles, déliés : il regardoit comme son principal objet de leur donner un esprit juste & sain, persuadé que, sans cette qualité, tous les grands talents ne faisoient que rendre les hommes plus injustes, que leur donner plus de moyens de faire le mal. Mais sur-tout il s'appliquoit à leur inspirer pour les dieux des sentiments de respect &

de reconnoiſsance. D'autres qui ont aſſiſté à quelques uns de ſes entretiens ſur ce ſujet les ont déja publiés: pour moi, je vais rapporter une converſation qu'il eut avec Euthydeme, & dont j'ai moi-même été témoin.

Dites-moi, mon cher Euthydeme, avez-vous bien réfléchi ſur les bienfaits de la providence, qui veille à nous procurer tous nos beſoins ? — C'eſt une pensée dont je ne me suis point aſsez occupé. — D'abord vous ſavez que nous avons beſoin de la lumiere, & les dieux nous la donnent. — Sans elle nous aurions des yeux, & nous serions comme les aveugles. — Nous avons beſoin de repos, & ils nous donnent la nuit, dont le ſilence & l'obſcurité nous

engagent ſi doucement à nous livrer au ſommeil. — Ce préſent eſt bien digne encore de notre reconnoiſſance. — Le ſoleil eſt lumineux ; il nous indique les heures, il éclaire à nos yeux tous les objets. La nuit eſt obſcure ; elle ne peut rien nous découvrir : mais les dieux l'ont fait briller de la lumiere des aſtres, qui nous indique les heures de la nuit, & nous permet de ne point la paſser toute entiere dans l'inaction. La lune, par ſa clarté, nous donne la meſure des nuits & des mois.

Nous avons beſoin de nourriture : les dieux ordonnent à la terre de nous la prodiguer ; ils ont marqué les ſaiſons convenables à ſes productions ; ils ont voulu qu'en ſatisfaiſant le beſoin, elles nous

fissent encore éprouver le plaisir.
— C'est donner aux hommes une marque bien sensible de leur amour.
— L'eau doit être regardée comme un de leurs dons les plus précieux. C'est par elle que la terre & les saisons enfantent toutes les substances qui nous sont nécessaires, & fournissent à leur accroissement : elle contribue à notre nourriture ; mêlée avec nos aliments, elle en rend l'apprêt & l'usage plus faciles, elle leur prête plus de délicatesse & de salubrité. Comme elle nous sert à un grand nombre d'usages, les dieux nous l'ont accordée avec profusion.
— Nouveau témoignage de leur providence.

— Ils nous ont donné le feu, par qui nous bravons les rigueurs du

froid : il nous éclaire dans l'obſcurité, nous l'employons dans tous nos arts, nous le faiſons ſervir à tous nos beſoins. Sans nous égarer dans de longs détails, le feu n'entre-t-il pas dans les plus belles & les plus utiles inventions des hommes ? — C'eſt encore un bienfait des dieux.

— Eh! reconnoîtrons-nous moins leur bonté dans le ſoleil ? Cet aſtre retourne vers nous à la fin de l'hiver, mûrit ſur ſon paſsage les productions de la terre, deſseche celles dont la ſaiſon eſt écoulée : &, après nous avoir rendu ce ſervice, il ne nous approche pas de trop près ; mais il retourne ſur ſes pas, comme s'il craignoit de nous offenſer par l'excès de ſa chaleur. Parvenu à cette diſtance où nous ſentons nous-

mêmes [illegible]
nous [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
vivifiante [illegible]
bienfaits. — [illegible]
merveilles [illegible]
faveur de l'homme. — [illegible]
certain que [illegible]
& les [illegible]
doivent [illegible]
pas la [illegible]
mais [illegible]
[illegible]
de [illegible]
même [illegible]
opposées [illegible]

— [illegible]
[illegible]

que de répandre ſur nous leurs faveurs. Une ſeule difficulté m'arrête; c'eſt que les autres animaux partagent leurs bienfaits avec nous. — Eh! n'eſt-il pas manifeſte qu'ils naiſſent, qu'ils sont nourris pour les hommes? Quelle autre créature tire une auſſi grande utilité que l'homme, des chevres, des brebis, des chevaux, des bœufs, & des autres animaux? Il me ſemble que nous en faiſons même un plus grand uſage que des végétaux: ils ne ſervent pas moins à notre nourriture; ils ne ſervent pas moins à mille uſages différents. On trouve même bien des hommes qui ne ſe nourriſsent pas des productions de la terre, mais de lait, de fromage & de chair. Nous apprivoiſons, nous domtons les ani-

maux les plus utiles ; nous les forçons à nous prêter leurs secours dans les combats, nous en faisons enfin nos esclaves. — J'en conviens avec vous ; car je vois que les animaux qui ont bien plus de force que l'homme se soumettent à son empire, & lui rendent les services qu'il lui plaît d'exiger d'eux.

— Mais comment pourrions-nous jouir des ouvrages des dieux, de ces ouvrages à la fois si utiles, si beaux, si variés, s'ils ne nous avoient pas accordé des sens capables de recevoir les différentes perceptions que ces merveilles excitent en nous ? Sans le secours de nos sens, comment pourrions-nous profiter des biens que le ciel nous a départis ?

Les dieux ont imprimé en nous

l'intelligence : c'eſt par elle que nous raiſonnons ſur les objets ſoumis à nos ſens, que nous en conſervons l'image dans notre mémoire, que nous jugeons de leur utilité, que nous trouvons l'art de les appliquer à notre uſage & d'éviter les maux qu'ils pourroient nous faire éprouver.

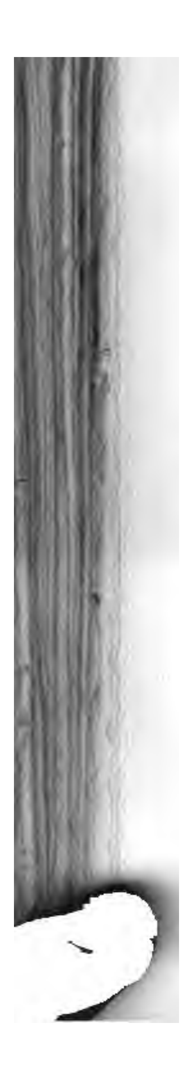
Entre tant de bienfaits, oublierai-je le don de la parole ? Par elle nous nous communiquons des avantages réciproques, nous nous donnons des inſtructions mutuelles, nous établiſſons des loix, nous gouvernons les empires. — Non, il n'eſt pas poſſible de méconnoître les tendres soins que les dieux ont pris de l'eſpece humaine.

— S'ils ne nous ont pas accordé

de prévoir par nous-mèmes ce qui peut nous être utile dans l'avenir, ils nous dévoilent les événements futurs par la divination ; ils daignent répondre à nos demandes, & nous apprendre comment nous devons nous conduire. — Il me semble, Socrate, que vous avez été traité plus favorablement que les autres hommes : vous n'avez pas besoin d'interroger les dieux ; ils vous indiquent d'avance ce que vous devez faire, ce que vous devez éviter.

X.

VOUS reconnoîtrez, mon cher Euthydeme, que je ne vous ai pas trompé, si, content d'admirer les dieux dans leurs ouvrages, de les adorer, de les révérer, vous n'attendez pas qu'ils se manifestent visible-



voir. Gardez-vous bien d
ser les substances invisible
noissez leur puissance par
fets, & révérez la divinit

— Non, jamais je ne m
Socrate, à respecter les di
ce qui m'afflige, c'est que
personne leur rendre assez
pour de si grands bienfai
vous livrez pas à ce chag
cher Euthydeme. Vous sav
le dieu dont on consult
dans le temple de Delph
à ceux qui l'interrogent s
niere dont il faut honorer
Suivez, dit-il, les loix
pays. Et que dit la loi dan
pays de la terre? Que les di
gent rien de nous au-del
facultés. La maniere la pl

nable d'honorer les dieux, n'est-ce pas celle qu'ils nous prescrivent eux-mêmes ? Mais n'omettons rien de ce qui est en notre pouvoir ; car ce ne seroit plus les révérer. Avons-nous fait tout ce qui est en notre puissance ? nous avons rendu aux dieux l'hommage que prescrivent les loix du monde entier. Ne négligeons rien, employons toutes nos facultés pour leur plaire, ne craignons pas d'espérer les plus grands de leurs bienfaits. N'est-ce pas de ceux qui ont le plus de pouvoir qu'on a raisonnablement le droit d'attendre les plus grands avantages ? Mais comment espérer leur faveur, si ce n'est en cherchant à leur plaire ? Et comment peut-on mieux leur plaire, qu'en leur ac-

cordant une e

C'étoit pa
cours, & ſur-t
que Socrate r
plus religieu

Il étoit lo
ſentiments ſur
faiſoit d'ailleur
ſes actions. En
lier, ſa conduit
étoit toujours
il cherchoit à l
Soumis aux ch
en tout ce que
leur obéiſſoit
& dans les arm
reſpectoit plu
qu'il préſida a
lité d'épiſtate

A
inju
illic
Aur
bel
vous
s jug
rie bi
ont ab
Que v
mon
d'une
devan
a tou
vous d
s'éton
est av
isse? N
u'au mo
cun ho
écu plu

cordant une entiere obéiſsance ?

C'étoit par de ſemblables diſcours, & ſur-tout par ſa conduite, que Socrate rendoit ſes diſciples plus religieux.

XI.

Il étoit loin de leur cacher ſes ſentiments ſur la juſtice, & il les faiſoit d'ailleurs connoître aſsez par ſes actions. En public, en particulier, ſa conduite envers les citoyens étoit toujours conforme aux loix ; il cherchoit à leur être utile à tous. Soumis aux chefs de la république en tout ce que la loi commande, il leur obéiſsoit également à la ville & dans les armées, & perſonne ne reſpectoit plus le bon ordre. Lorſqu'il préſida aux aſsemblées en qualité d'épiſtate, il ne permit pas au

peuple de consacrer par son suffrage un décret injuste; &, toujours d'accord avec la loi, il osa résister à la multitude effrénée dont tout autre auroit craint de combattre la fureur. Quand les trente lui donnerent des ordres contraires à la loi, il cessa d'obéir. Ils lui prescrivirent de ne pas avoir d'entretien avec la jeunesse; ils le chargerent, avec quelques autres citoyens, d'amener un homme qu'ils vouloient condamner à la mort: seul il osa résister à leurs ordres, parcequ'ils offensoient la loi.

Il fut accusé par Mélitus. C'est la coutume des accusés de se défendre devant les juges, de chercher à se les rendre favorables, de les flatter, de leur faire les supplications

les plus basses & les plus contra
aux loix ; plusieurs se sont fait
soudre par ce manege : mais il
eut horreur, & ne se permit 1
dont la loi pût être offensée. Cep
dant s'il eût fait quelques foi
démarches, il ne lui auroit pas
difficile d'obtenir sa grace : ma
aima mieux mourir en observan
loi, que de l'enfreindre pour c
server sa vie. C'est ce qu'il rép
plusieurs fois à différentes pers
nes.

Je n'ai pas oublié la conversat
qu'il eut sur la justice avec Hip
d'Elée. Il y avoit long-temps qu'H
pias n'étoit venu à Athenes ; il r
contra Socrate précisément lorsc
celui-ci disoit devant plusieurs p
sonnes : Veut-on faire apprendı

un jeune homme le métier de cordonnier, de chaudronnier, de maçon ? a-t-on envie d'en faire un écuyer ? on est sûr de lui trouver partout des maîtres ; on assure même qu'on trouve des gens tout prêts à se charger de l'instruction d'un bœuf ou d'un cheval : mais si vous voulez apprendre à être juste, si vous voulez que votre fils, votre valet, soient instruits de cette grande science, vous ne pourrez trouver nulle part personne qui se charge de l'enseigner. En vérité, je trouve cela bien étonnant.

XII.

HIPPIAS, qui l'avoit écouté, lui dit d'un ton railleur : Comment ! Socrate, vous répétez donc encore les mêmes choses que je vous ai déja

entendu dire il y a ſi long-temps ? — Oui, toujours les mêmes choſes, & toujours ſur les mêmes ſujets. Pour vous, qui êtes un homme plein de ſcience, peut-être ſur les mêmes ſujets dites-vous toujours des choſes nouvelles ? — Aſsurément ; je tâche de ne me pas répéter, & de ne jamais rien dire que de nouveau. — Toujours du nouveau, même ſur les choſes que vous ſavez ! Si donc on vous demande combien de lettres compoſent le nom de Socrate & quelles sont ces lettres, vous tâcherez de répondre tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre ? ou ſi l'on vous demande ſi deux fois cinq font dix, vous ne ferez pas à préſent la même réponſe que vous auriez faite autrefois ? — Oh ! ſur ces

m'ayez appris cet admirable ſecret. — Et moi, je ne vous dirai rien que vous ne m'ayez donné votre définition de la juſtice : car vous croyez qu'il ſuffit de vous moquer des autres, de les interroger, de les embarraſser par des objections ; mais vous ne découvrez jamais votre ſentiment ſur aucun ſujet. Cette méthode-là eſt très commode, en vérité ; elle vous ôte l'embarras de rendre raiſon de votre façon de penſer.

— Comment ! vous ne ſavez donc pas, mon cher Hippias, que je ne ceſse jamais de montrer ce que je penſe ſur la juſtice ? — Dites-moi donc en quels termes vous la définiſsez. — Ce n'eſt pas par des paroles que je découvre mes ſenti-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ent [illegible] — [illegible]
mieux [illegible]
gens disent [illegible]
& sont [illegible] grands [illegible]
[illegible] conformant [illegible]
ces [illegible] actions, il est impossible
re injuste. — Eh bien, [illegible]
jamais appris que [illegible]
faux témoignage, que [illegible]
[illegible] que j'aie [illegible]
[illegible] j'aie [illegible]
at, que j'aie fait enfin [illegible]
injustice ? — Non, jamais. —
s'abstenir de l'injustice, n'est-ce
ne pas être juste ?

— Oh ! je vous vois venir, Socrate. Vous cherchez à [illegible]
pour ne me pas dire ce [illegible]

[illegible]

enſuite & de les abroger ? — Eh quoi ! n'arrive-t-il pas ſouvent que les états entreprennent la guerre, & qu'ils font enſuite la paix ? — Sans doute. — Eh bien, ſi vous blâmez ceux qui obſervent les loix, par la raiſon qu'elles peuvent être abrogées, condamnez donc auſſi les ſoldats qui ſe comportent bien à la guerre, puiſque la paix pourra bien ſe faire un jour. Mépriſez-vous les citoyens qui, dans les combats, cherchent à ſecourir leur patrie ? — Non, en vérité. — N'avez-vous pas remarqué que Lycurgue n'a rendu la république de Lacédémone ſi différente de toutes les autres, qu'en y introduiſant le plus grand reſpect pour les loix ? Ne regarde-t-on pas comme les plus habiles magiſtrats

ceux qui ſavent le mieux inſpirer aux citoyens la ſoumiſſion aux loix ? & la république où les loix sont le plus révérées ne jouit-elle pas de la meilleure conſtitution pendant la paix, n'eſt-elle pas la plus invincible à la guerre ?

Rien n'eſt ſi beau que la concorde dans les états. Les magiſtrats & les premiers de la nation ne ceſsent d'exhorter les citoyens à vivre entre eux dans une parfaite union : on leur fait même jurer de la maintenir, & la loi qui oblige à prêter ce ſerment eſt reçue dans toute la Grece. Mais quel eſt l'eſprit de cette loi ? Eſt-ce que les citoyens portent tous un même jugement ſur les chœurs de muſique ? qu'ils applaudiſsent tous aux mêmes joueurs de

due qu'au citoyen ami des loix. Eh! qui aime-t-on mieux obliger que celui qu'on croit incapable d'ingratitude ? n'eſt-ce pas lui dont on deſire le plus être l'ami, dont on voudroit le moins devenir l'ennemi ? Quel eſt encore celui qu'on craindra le plus d'attaquer, dont on recherchera le plus vivement l'amitié, dont on craindra le plus de s'attirer la haine ? n'eſt-ce pas celui qui réunit un grand nombre d'amis prêts à lui offrir leurs ſecours, & qui n'a pas un ennemi ? Je crois donc avoir aſsez clairement prouvé, mon cher Hippias, que ce qui eſt conforme aux loix s'accorde en même temps avec la juſtice. Si vous penſez autrement, je vous prie de m'inſtruire. — Il me ſemble que, ſur cet article,

je penſe abſolument comme vous.

XIII.

Ne connoiſsez-vous pas auſſi, mon cher Hippias, des loix non écrites ? — Sans doute, & ce sont celles qui regnent dans tous les pays. — Direz-vous que ce sont les hommes qui ont porté ces loix ? — Et comment le dirois-je ? Ils n'ont pu ſe raſsembler pour les dreſser ; ils n'auroient même pu s'entendre, puiſqu'ils parlent tant de langues différentes. — Qui croyez-vous donc qui ait porté ces loix ? — Ce sont les dieux qui les ont preſcrites aux hommes ; & la premiere de toutes, reconnue dans le monde entier, eſt celle qui ordonne de révérer les dieux. — N'eſt-il pas auſſi par-tout ordonné d'honorer ſes parents ? —

Sans doute. — Et les mêmes loix ne défendent-elles pas aux peres & aux meres d'épouſer leurs enfants ? — Oh ! pour cette loi-ci, je ne crois pas qu'elle vienne de Dieu. — Pourquoi ? — C'eſt qu'elle eſt quelquefois tranſgreſsée.

— On en tranſgreſse bien d'autres : mais les hommes qui tranſgreſsent les loix divines ne peuvent éviter la punition de leur crime, tandis qu'il eſt des moyens d'éviter les peines infligées aux infracteurs des loix humaines. On peut s'y ſouſtraire en ſe cachant, & la force oſe les braver. — Et quelle eſt donc cette punition que ne peut eſquiver le pere qui épouſe ſa fille, le fils qui épouſe ſa mere ? — La plus grande de toutes : que peut-il en effet arri-

ver de plus funeste que de donner le jour à une mauvaise postérité ? — Et pourquoi leur postérité seroit-elle mauvaise ? S'ils sont bons eux-mêmes, qui empêche que leur postérité ne leur ressemble ? — Ici la bonté de caractere ne suffit pas : il faut encore une qualité qui accompagne la fleur de l'âge. Croyez-vous donc que la faculté génératrice soit la même dans l'âge de la force, la même dans celui qui tient encore à l'enfance, & la même vers le declin de la vie ? — Cela n'est pas vraisemblable. — Et quel âge croyez-vous le plus favorable à la propagation de l'espece ? — Celui de la pleine vigueur, sans doute. — En deçà & au-delà cet âge, on ne peut donc se promettre une postérité saine &

vigoureuſe ? — Je ne le crois pas. — Ce n'eſt donc pas engendrer comme la nature le preſcrit ? — Non, ſans doute. — Qu'appellerons-nous donc une mauvaiſe poſtérité, ſi ce n'eſt celle qui provient de ces unions condamnables ? — Je suis encore de votre avis ſur ce point.

— Dites-moi, n'eſt-ce pas partout une loi que ceux qui ſont du bien méritent de la reconnoiſsance ? — C'en eſt une : cependant on la tranſgreſse. — Oui ; mais les tranſgreſseurs sont punis. Abandonnés par les amis qui les ont obligés, ils ſe voient réduits à rechercher des hommes qui les haïſsent. L'amitié conſiſte à faire du bien à ſes amis ; mais les ingrats ſavent que leurs bienfaiteurs n'ont plus pour eux que

[illegible]
la barre, [illegible]
re paisemen [illegible]
[illegible] nouveaux [illegible]
peine [illegible]
n. Or [illegible]
in, [illegible]
e est [illegible]
r bien [illegible]
Et [illegible]
lomme [illegible]
Ils [illegible]
a la [illegible]
x in [illegible]
n pourroient [illegible]
juste, [illegible]
i plan [illegible]
s, [illegible]
le & [illegible]
C'est ainsi que [illegible]
[illegible]

de plus en plus l'amour de la justice dans le cœur de ceux qui le fréquentoient.

XIV.

Il ne s'appliquoit pas moins à former ses disciples à la pratique de la vertu, qu'à leur en donner les principes. Persuadé que la tempérance est la premiere qualité d'un homme qui veut se bien conduire, il en montroit en lui-même le plus parfait modele, il en faisoit le sujet le plus ordinaire de ses entretiens; & comme son esprit étoit sans cesse occupé des moyens qui menent à la vertu, il les rappelloit sans cesse à tous ceux qui l'écoutoient. Je sais qu'il eut un jour avec Euthydeme, sur la tempérance, l'entretien que je vais rapporter.

titre. — Croyez-vous que les intempérants en soient quittes pour ne pouvoir faire le bien ? Ne pensez-vous pas qu'ils sont forcés de commettre bien des choses honteuses ? — Je ne les crois pas moins fortement poussés vers la honte que détournés du bien. — Que pensez-vous des maîtres qui défendent le bien, qui ordonnent le mal ? — Que ce sont les plus méchants de tous les maîtres. — Et quelle est la pire de toutes les servitudes ? — Celle qui nous soumet aux plus méchants maîtres.

— Les intempérants sont donc enchaînés à la plus cruelle servitude ? — C'est ce qu'il me semble. — Ne vous semble-t-il pas aussi que l'intempérance arrache les hommes

à la ſageſse, le plus grand des biens, pour les précipiter dans les désordres les plus contraires à la ſageſse ; que, toujours excitant au plaiſir, elle défend de ſe livrer à rien d'utile, d'en occuper même ſa pensée ; qu'elle ôte enfin aux malheureux dont elle s'empare toutes les facultés de l'eſprit ? Souvent ils connoiſſent le bien & le mal ; & c'eſt le mal qu'elle les force à choiſir ! — Cela eſt vrai. — Où trouvera-t-on plus difficilement de la prudence que dans les intempérants ? car rien n'eſt plus opposé que les actions de la prudence & celles de la débauche. — C'eſt une vérité dont il faut convenir. — Eſt-il rien qui, plus que la débauche, nous détourne de la décence & du devoir ? — Rien, aſsuré-

ment rien. — Et le vice qui nous fait préférer ce qui nuit à ce qui eſt utile, qui nous force à nous occuper tout entiers de ce qui doit nous perdre, à négliger ce qui doit nous ſervir, qui nous contraint à ne faire que les actions les plus contraires à la prudence; un tel vice n'eſt-il pas le plus funeſte de tous les maux? — Il n'en eſt point de plus pernicieux. — N'eſt-il pas évident que la tempérance produit des effets abſolument contraires à ceux de la débauche? — Cela doit être. — Et le contraire de tant de maux n'eſt-il pas un bien? — Certainement. — Il faut donc que la tempérance ſoit pour les hommes le plus grand des biens? — Cela eſt manifeſte.

— N'avez-vous jamais pensé une

chose ? — Laquelle ? — C'est qu'on diroit que l'intempérance peut seule nous conduire au plaisir, & qu'elle est absolument incapable de nous le procurer; c'est que la tempérance nous y mene bien plus sûrement, & qu'elle est même la vraie source de la plus pure volupté. — Comment cela ? — C'est que l'intempérance qui ne nous permet pas d'endurer patiemment la faim, la soif, les veilles, la privation des plaisirs de l'amour, nous empêche, par cela même, de trouver une véritable douceur à satisfaire les besoins que la nécessité nous impose. Pourquoi trouve-t-on du plaisir à contenter la soif ou l'appétit, à se livrer au repos, au sommeil, aux caresses de l'amour ? c'est qu'on a eu le courage

d'en supporter le besoin : c'es
a été préparé par les rigueur
privation à goûter tous les c
de la jouissance. La temp
seule nous apprend à suppo
besoin : seule elle peut nou
connoître de véritables plai
Tout ce que vous venez de
d'une vérité sensible.

— C'est elle aussi, c'est l
pérance, qui nous fait conn
vrai bien, la véritable beau
nous apprend à perfectionne
corps, à bien conduire notr
son ; c'est par elle que nous
nons capables de servir nos
notre patrie ; c'est elle qui no
met nos ennemis ; elle enfi
nous devons nos plus grand
tages & la plus inaltérable v

Voilà les fruits que nous offre la tempérance, & qui sont refusés à la débauche. Eh! n'est-il pas bien juste d'en être privé, quand on n'a rien fait pour mériter de les recueillir, quand on ne s'est occupé qu'à saisir de trompeuses délices qui viennent se présenter d'elles-mêmes ?

Vous ne croyez donc pas, Socrate, qu'un homme qui se laisse maîtriser par les plaisirs des sens soit capable d'aucune vertu ? — Et quelle différence mettez-vous, mon cher Euthydeme, entre le débauché & l'animal stupide ? Comment distinguer de la brute celui qui, ne portant jamais ses regards vers le bien, ne cherche que la volupté, ne vit & n'agit que pour elle ? Il n'est donné qu'à l'homme tempé-

rant de discerner ce qu'il y a de bien dans toutes les choses, de les distinguer entre elles par le secours du raisonnement & de l'expérience, de faire toujours le meilleur choix, & de s'abstenir constamment du mal. C'est ainsi que se forment les hommes honnêtes, les hommes vraiment heureux, les seuls dignes de vivre avec leurs semblables.

XV.

NOUS devons rapporter aussi comment il formoit ses amis à l'art de raisonner (1). Persuadé qu'en voyant soi-même les choses comme elles sont en effet, on pouvoit aisé-

(1) Il paroît que les principes que suivoit Socrate dans l'art de raisonner tendoient à s'approcher de la méthode de l'abbé de Condillac, l'un des philosophes qui, après

[illegible]

[illegible] d'en insérer ici quelques-unes : elles suffiront pour faire connoître sa maniere de considérer les choses.

Voici d'abord comme il envisageoit la piété. Dites-moi, mon cher Euthydeme, que pensez-vous [illegible]

Locke, ait rendu le plus [illegible] prit humain. Il n'a pas [illegible] fiables, parceque la [illegible] fait pas.

piété ? — Que c'eſt la plus belle des vertus. — Pourriez-vous me dire quel eſt l'homme pieux ? — C'eſt, je crois, celui qui honore les dieux. — Eſt-il permis à chacun d'honorer les dieux à ſa fantaiſie ? — Je ne le penſe pas : il exiſte des loix qui doivent régler notre culte. — Celui qui obſerve ces loix sait donc comment il faut honorer les dieux ? — C'eſt ce que je crois. — Et celui qui sait comment on doit honorer les dieux ne croit pas qu'on doive leur rendre un culte différent ? — Non, ſans doute. — Il ne les honorera donc pas autrement lui-même ? — Je ne le crois pas. — Obſerver les loix qui doivent régler le culte, c'eſt donc rendre aux dieux un culte légitime ? — Aſsurément. — Et celui

qui leur rend un culte [illegible]
honore comme ils [illegible]
orés ? — Je n'en [illegible]
elui qui les [illegible]
oit est un homme [illegible]
oure. — Ainsi [illegible]
homme pieux [illegible]
tique le culte [illegible]
oit rendre aux [illegible]
nition me paroit [illegible]

EST-IL [illegible]
vec les hommes [illegible]
es ? — [illegible]
ui connoît [illegible]
oivent [illegible]
[illegible]

Comment les pratiquer autrement ? — Et ce n'eſt qu'en les pratiquant qu'on ſe conduit bien avec les hommes ? Sans doute. — En ſe conduiſant bien avec les hommes, on remplit bien toutes les fonctions de la ſociété ? — Cela eſt clair. — Et en ſuivant ces loix on obſerve la juſtice ? — En doutez-vous ? — Vous ſavez donc ce que c'eſt qu'on appelle la juſtice ? — Ce que preſcrivent les loix. — Ceux qui font ce que les loix ordonnent rempliſſent donc en même temps & les loix & leur devoir ? — Cela eſt inconteſtable. — En obſervant la juſtice on eſt juſte ? — Je le crois. — Penſez-vous qu'on puiſse obſerver les loix ſans ſavoir ce que les loix ordonnent ? — Je ne le penſe pas. —

Et ceux qui savent ce qu'il faut faire, croyez-vous qu'ils pensent ne le devoir pas faire? — Je ne le crois pas. — Connoissez-vous des gens qui fassent ce qu'ils croient ne devoir pas faire à aucun égard? — Je n'en connois pas. — Ainsi quand on sait les loix qui doivent régler notre conduite envers les hommes, on observe la justice? — Pourroit-on s'en écarter? — Et en observant la justice on est juste? — Pourroit-on l'être autrement? — Nous définirons donc le juste, celui qui connoît les loix qu'il faut observer dans sa conduite envers les hommes? — Il me semble que c'est ainsi qu'on doit le définir.

XVII.

MAIS que dirons-nous de la

ſageſse ? qu'eſt-elle ? Les ſages, dites-moi, le sont-ils ſeulement dans les choſes qu'ils ſavent, ou peuvent-ils l'être même dans les choſes qu'ils ne ſavent pas ? — Ils ne peuvent l'être que dans ce qu'ils ſavent. Comment seroit-on ſage dans les choſes qu'on ignore ? — Ce sont donc les lumieres qui conſtituent les ſages ? — Eh ! qui pourroit les rendre ſages ſi ce n'étoient leurs lumieres ? — La ſageſse eſt-elle autre choſe que ce qui rend ſage ? — Je ne le crois pas. — C'eſt donc la même choſe que la ſcience ? — Il me le ſemble. — Et croyez-vous qu'un homme puiſse tout ſavoir ? — Bien loin de là ; je crois qu'il ne peut ſavoir que bien peu de choſe. — Le même homme ne

pour donc être sage en tout ? — Il s'en faut bien. — Chacun n'est donc sage que dans les choses qu'il sait. — C'est ce que je crois.

XVIII.

Voulez-vous que nous examinions de même la nature du bien ? — Comment nous y prendrons-nous ? — Croyez-vous que le même bien soit utile à tous ? — Je ne le pense pas. — C'est apparemment parcequ'un bien qui vous paroît utile à l'un vous semble nuisible à l'autre ? — Précisément. — Le bien n'est-il pas, à votre avis, ce qui est utile ? — C'est cela même. — Ce qui est utile est donc un bien pour celui à qui il est avantageux.

— N'en est-il pas de même du beau ? Quand vous parlez de la

beauté d'un corps, d'un vaſe, ou de quelqu'autre objet, entendez-vous que cet objet ſoit beau pour quelque uſage que ce ſoit ? — Non, ſans doute. — Il eſt donc beau ſeulement pour l'uſage auquel il doit ſervir ? — Aſsurément. — Ce qui eſt beau sous un certain rapport d'utilité, le sera-t-il encore sous d'autres rapports ? — Ce n'eſt pas une conséquence. — Ainſi ce qui eſt utile eſt beau relativement à l'uſage auquel il eſt utile.

XIX.

NE placez-vous pas le courage au rang des belles choſes ? — Je le mets au nombre des plus belles. — Ce n'eſt donc pas à de petites choſes que vous le croyez utile ? — Je le crois du moins utile à tout ce qu'il

y a de plus grand. — Il s'exerce au milieu des dangers & sur les choses les plus terribles : mais est-il bon de ne les pas connoître ces choses terribles ? — Au contraire, il faut les connoître. — Ceux qui bravent les dangers parcequ'ils ne les connoissent pas ne sont donc pas en effet courageux ? — Ils ne méritent pas ce titre ; car il faudroit le donner à bien des fous, à bien des poltrons. — Et ceux qui craignent des choses qui n'ont rien de terrible ? — Ils le méritent encore moins. — Vous appellez donc courageux ceux qui se comportent bien dans les occasions périlleuses, & lâches ceux qui s'y conduisent mal ? — Pourrois-je les appeller autrement ? — Mais se conduiroit-on bien dans ces

loix; plutocratie celle où dominent les citoyens qui ne doivent leur élévation qu'à leurs richefses; & démocratie celle où tout le peuple se partage la puifsance.

XXI.

Si quelqu'un se mettoit à le contredire, sans avoir de bonnes raisons à lui donner; si, par exemple, on lui soutenoit, sans aucune preuve, qu'un homme étoit plus sage, plus savant dans l'administration de l'état, plus courageux que celui dont il venoit de faire l'éloge, il ne permettoit pas à son adversaire de s'égarer, & ramenoit la question aux premiers principes. Vous dites donc que l'homme que vous nous vantez est bien meilleur citoyen que celui dont je parle? — C'est ce que je

soutient — Vous [illegible] ne faut-
il pas examiner [illegible]
devoir d'un [illegible]
sens. — [illegible]
tion des [illegible]
[illegible]
porteroit-il pas [illegible]
— Cela est certain. — [illegible]
guerre, [illegible]
vent victorieux [illegible]
— Sans doute. — [illegible]
gociations [illegible]
plus habiles [illegible]
ples qui [illegible]
— Je ne vous [illegible]
Et, dans l'a[illegible]
lui qui faura [illegible] les
dissensions, qui [illegible] le plus
aisément la [illegible]
que je crois.

Tome II.

C'est ainsi qu'en réduisant les questions à leur plus grande simplicité, il rendoit la vérité sensible à ses adversaires.

Quand il vouloit établir un sentiment, il procédoit par les principes les plus généralement avoués, persuadé que c'étoit la méthode de porter la démonstration jusqu'à l'évidence. Aussi n'ai-je connu personne qui sût mieux amener ses auditeurs à convenir de ce qu'il vouloit leur prouver. C'est, disoit-il, parcequ'Ulysse savoit déduire ses preuves des idées reçues par ceux qui l'écoutoient, qu'Homere a dit de lui que c'étoit un orateur sûr de sa cause.

XXII.

JE crois en avoir dit assez pour

[illegible]

ce [illegible] de convenable [illegible] homme [illegible] & les [illegible] des [illegible] instruits, pour [illegible] prissent d'eux ce qu'il ignoroit [illegible] même.

Il ne négligeoit pas [illegible] trer que, dans [illegible] est un point ou il faut [illegible]

qu'on ne doit pas franchir dans une éducation bien dirigée.

Qu'on apprenne, diſoit-il, aſsez de géométrie pour ſavoir, au beſoin, meſurer exactement une terre qu'on veut vendre ou acheter, pour diviſer en portions un héritage, ou pour diſtribuer le travail aux ouvriers. Cela eſt ſi facile, ajoutoit-il, que, pour peu qu'on s'y applique, on ne ſe trouvera jamais embarraſsé ſur aucune meſure, & qu'on pourroit prendre les dimenſions de la terre entiere. Mais il n'approuvoit pas qu'on s'élevât juſqu'aux difficultés de cette ſcience; &, quoiqu'il ne les ignorât pas lui-même, il diſoit qu'elles pouvoient occuper toute la vie d'un homme, le détourner des autres études utiles, & qu'il

n'en voyoit pas l'utilité (1).

Il vouloit qu'on sût assez d'astronomie pour connoître, à l'inspection des signes célestes, les heures de la nuit, les jours du mois & les saisons de l'année ; pour ne pas s'égarer en route, pour se conduire sur mer, & pour relever les sentinelles : science si aisée, ajoutoit-il, qu'elle est à la portée de tous les chasseurs de nuit, de tous les navigateurs, de tous ceux en un mot qui veulent bien y donner quelque attention. Mais pousser cette étude jusqu'au point de connoître les dif-

(1) Socrate méprisoit les difficultés de la géométrie, des mathématiques, de l'astronomie, parceque de son temps on ne les avoit pas encore assez approfondies pour en reconnoître l'utilité.

férentes orbites que décrivent les corps céleſtes, ſe conſumer à chercher la grandeur des planetes & des étoiles, leur diſtance de la terre, leur marche & les cauſes de leurs révolutions ; c'eſt ce qu'il déſapprouvoit fortement, parcequ'il ne voyoit à toutes ces ſpéculations aucune utilité. Et ce n'étoit pas par ignorance qu'il les mépriſoit ; il en avoit même fait une étude aſsez approfondie : mais il ne vouloit pas qu'on perdît à des travaux ſuperflus un temps qui pouvoit être utilement employé.

En général il condamnoit que l'on eût l'orgueil de ſe livrer à l'étude du ciel, & de vouloir pénétrer les œuvres des dieux. Il ne penſoit pas que les hommes puſsent décou-

vrir ces secrets, & il croyoit même qu'on ne pouvoit, sans déplaire aux dieux, sonder les mystères qu'ils n'ont pas daigné nous manifester. S'abandonner à ces subtiles spéculations, c'est risquer, disoit-il, de se perdre dans toutes les folies d'Anaxagore, qui fit sa principale étude d'expliquer les opérations des dieux sur la nature. Quand Anaxagore disoit que le soleil est la même chose que le feu, il ne connoissoit donc pas même le feu, que les hommes peuvent regarder impunément, tandis qu'ils ne sauroient fixer l'éclat du soleil ; il ignoroit donc que le soleil noircit la peau, & que le feu ne produit pas cet effet ; il ne savoit donc pas que les productions de la terre ne reçoivent la vie & l'accroif-

sement que des rayons du ſoleil, & qu'au contraire la chaleur du feu les détruit. En diſant que le ſoleil étoit une pierre enflammée, il n'avoit donc pas remarqué que les pierres exposées au feu ne donnent pas de lumiere, & sont bientôt calcinées, tandis que le ſoleil, toujours inaltérable, brille toujours d'un nouvel éclat.

Il conſeilloit l'étude de la ſcience des nombres; mais il recommandoit, comme pour les autres ſciences, de ne point s'engager dans la ſolution de vains problêmes qui ne ſatisfont que la curioſité. Il examinoit lui-même juſqu'à quel point toutes les connoiſsances pouvoient être utiles, & c'étoit ſouvent le ſujet de ſes entretiens avec ſes amis.

Il les exhortoit fortement à ne pas négliger leur ſanté, & à conſulter là-deſsus des gens inſtruits : il les engageoit ſur-tout à bien obſerver, dans tout le cours de leur vie, quels aliments, quelles boiſſons, quels genres d'exercice leur étoient les plus convenables, & quel emploi ils en devoient faire pour conſerver la ſanté la plus parfaite. Il aſsuroit qu'en ſe conduiſant avec cette prudence, on trouveroit difficilement un médecin qui sût mieux que soi-même ce qui convient à ſa propre ſanté.

Si quelqu'un vouloit s'élever au-deſsus des connoiſſances humaines, il lui conſeilloit de s'appliquer à la divination. Quand on connoît, diſoit-il, les ſignes que les dieux nous

donnent de leur volonté, on ne manque jamais de recevoir leurs avis.

XXIII.

Mais il disoit qu'un génie lui montroit, par des signes certains, ce qu'il devoit faire, ce qu'il devoit éviter ; & cependant il a été condamné à la mort ! Osera-t-on pour cela le soupçonner de mensonge ? Observons d'abord que son âge ne lui promettoit plus que bien peu de temps à vivre, & que sa condamnation n'a guere devancé le terme naturel de ses jours ; qu'il n'a perdu que la portion la plus pénible de la vie, que celle où l'esprit éprouve toujours quelque affoiblissement. Il a donc peu perdu : mais il s'est couvert de gloire en déployant toute la vigueur de son ame, en défendant

sa cause avec toute la force de la vérité, de la justice & de la liberté, en recevant l'arrêt de sa mort avec autant de douceur que de courage. On convient qu'aucun homme dont on ait conservé la memoire n'a mieux soutenu les approches de la mort.

En effet, il fut obligé de vivre encore trente jours après sa condamnation : les fêtes de Delos tomboient précisément dans ce mois, & personne ne peut être puni de mort que le vaisseau sacré ne soit revenu de cette isle. Tous ceux qui le virent pendant ce délai reconnurent qu'il n'avoit rien changé à sa maniere ordinaire de vivre. On admiroit son inaltérable sérénité, la gaieté même de son humeur, & on

le mettoit au-deſſus de tous les hommes des ſiecles paſſés. En effet peut-on mourir avec plus de conſtance ? peut-on avoir une plus belle fin ? & la fin la plus belle n'eſt-elle pas en même temps la plus heureuſe & la plus agréable aux dieux ?

XXIV.

JE vais placer ici ce que je tiens d'Hermogene, fils d'Hipponique. Mélitus avoit déja porté l'accuſation contre Socrate, & ce ſage s'entretenoit de tout autre choſe que de ſon procès. Vous devriez bien vous occuper de votre défenſe, lui dit Hermogene. — Eh quoi ! répondit Socrate, ne voyez-vous pas que je m'en suis occupé toute ma vie ? — Comment cela ? — En ne faiſant autre choſe que conſidérer

ce qui eſt juſte ou injuſte; en obſervant toujours la juſtice, en fuyant toujours l'iniquité. Aurois-je donc pu méditer une plus belle défenſe? — Mais ne voyez-vous pas, mon cher Socrate, que les juges d'Athenes ont déja fait périr bien des innocents, & qu'ils ont abſous bien des coupables? — Que vous dirai-je? j'ai déja voulu, mon cher Hermogene, m'occuper d'une apologie que je prononcerois devant mes juges; mon génie m'en a toujours détourné. — Ce que vous dites m'étonne. — Pourquoi s'étonner, si les dieux jugent qu'il eſt avantageux pour moi que je finiſse? Ne ſavez-vous pas que, juſqu'au moment de mon accuſation, aucun homme n'a mieux vécu, n'a vécu plus agréa-

blement que moi? car je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en cherchant à devenir meilleur; ni plus agréablement, qu'en ſentant qu'on le devient en effet. C'eſt un bonheur que je n'ai ceſsé d'éprouver juſqu'à préſent, & dont je me suis rendu témoignage en interrogeant ma conſcience, en fréquentant les autres, en me comparant avec eux. Mes amis m'ont jugé comme moi; & je ne puis croire que ce ſoit par un aveuglement de tendreſse, car tous les amis porteroient le même jugement ſur ceux qu'ils aiment : non, mes amis ne ſe sont pas aveuglés, mais ils ont cru qu'ils devenoient eux-mêmes meilleurs dans mon commerce. Que gagnerois-je à vivre plus long-temps? J'éprouverois

peut-être tous les maux qui accompagnent la vieilleſse : mes oreilles s'affoibliroient auſſi-bien que mes yeux ; mon intelligence perdroit chaque jour de ſa force ; chaque jour je deviendrois plus incapable d'apprendre & de retenir ; & les facultés dont j'ai le mieux joui seroient les premieres dont on me verroit privé. Si je n'avois pas alors le ſentiment de toutes ces pertes, ce seroit avoir déja ceſsé de vivre ; &, ſi je pouvois les ſentir, je traînerois la vie la plus triſte & la plus malheureuſe.

Mais je mourrai injuſtement! Eh bien ! la honte en retombera ſur les auteurs de ma mort. Y aura-t-il donc quelque honte à moi d'avoir été mal connu, d'avoir ſouffert une injuſtice ? Je porte mes regards ſur l'an-

tiquité ; & je ne vois pas que la même renommée se partage entre les auteurs & les victimes de l'injustice. Non, sans doute, les hommes, après ma mort, n'auront pas les mêmes sentiments pour Socrate & pour ses bourreaux. Ils rendront toujours témoignage que je n'ai jamais fait injure à personne, que je n'ai rendu jamais aucun homme plus méchant, & que j'ai travaillé constamment à rendre meilleurs ceux qui m'ont fréquenté.

Voilà ce qu'Hermogene & plusieurs autres ont entendu de sa bouche.

XXV.

TOUS ceux que leurs penchants entraînent au bien & qui ont connu Socrate le regrettent encore, parce-

qu'ils trouvoient auprès de lui les plus grands ſecours dans la recherche de la vertu. Je l'ai bien connu : je l'ai vu tel que je l'ai dépeint ; ſi religieux, qu'il n'oſoit rien entreprendre ſans un avis du ciel ; ſi juſte, qu'il ne s'eſt jamais permis de faire le moindre tort à perſonne, & qu'il faiſoit le plus grand bien à tous ceux qui recherchoient ſon amitié ; ſi tempérant, qu'il ne préféra jamais ce qui paroiſsoit le plus agréable à ce qu'il croyoit le plus honnête ; ſi prudent, qu'il ne ſe trompoit jamais entre le bon & le mauvais parti : il n'avoit pas beſoin pour cela de conſulter les autres ; il n'avoit qu'à ſuivre e ſentiment exquis auquel il ſe laiſsoit conduire. Enfin capable d'éclaircir les plus grandes difficultés

de donner, des choſes les plus abſtruſes, les définitions les plus claires; habile à connoître les hommes; toujours prêt à les reprendre de leurs fautes, à les porter à l'honneur & à la vertu : tel m'a paru Socrate, & c'eſt dire aſsez qu'il étoit le meilleur & le plus heureux des humains. Que ceux qui ne seront pas de mon ſentiment comparent les mœurs des autres hommes à celles de Socrate, & qu'ils le jugent.

FIN.

[redacted]

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les ENTRETIENS DE SOCRATE PAR XÉNOPHON, qui m'ont paru préſentés ici d'une maniere digne de ce célebre Moraliſte; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion.

A Paris, ce 4 Janvier 1784.

GUYOT.

